LES

FEMMES

Ce volume a été déposé au Ministère de l'intérieur (section de la librairie), en avril 1875.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C[ie], 8, RUE GARANCIÈRE.



Phot. Antonin, Bd Sébastopol, 47.

LA FEMME

La Femme est la poésie de la terre; l'Homme en est la prose.

(*NAPOLÉON 1er*)

Leur espace est le monde, et leur temps, l'avenir.

(*MARMONTEL*)

LES FEMMES

LEURS DROITS
DANS LA CIVILISATION

PAR

THOMAS B.

Nosce te ipsam.
Connais-toi toi-même.

PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 8 ET 10
—
1875

PRÉFACE

Avant d'aborder le sujet de notre livre, il nous faut présenter quelques considérations préliminaires en ce qui regarde l'éducation des hommes. Personne ne niera que depuis de longues années la société est désorganisée, que l'instruction, propagée sans l'intervention de la religion, a laissé pénétrer de dangereuses licences, et que les conséquences d'une liberté presque illimitée, ont énervé et dénaturé une cer-

taine partie de ces points moraux dont nos aïeux pratiquaient les préceptes.

Sous l'influence de ces faits avérés, deux générations se sont élevées : ce sont celles qui nous entourent aujourd'hui; elles ont elles-mêmes naturellement subi les fâcheuses modifications que les institutions et l'esprit public ont dû déterminer. La conscience, les bons principes et la nature des études s'en sont profondément ressentis.

La propagation des saines doctrines dépend nécessairement de la solidité de ceux qui enseignent.

Les connaissances superficielles peu-

vent avoir quelques côtés brillants qui les font remarquer temporairement, mais qui s'éteignent avec ceux qui les possèdent, sans laisser de traces.

Ces études ne sont pas assez complètes pour progresser avec le temps; elles sont dès lors d'un faible avantage pour la génération qui s'élève, parce qu'on est obligé de recommencer à nouveau, au lieu d'augmenter la science déjà acquise.

Qu'un homme soit doué de beaucoup d'esprit et de saillie, qu'à l'aide d'une mémoire excellente il puisse raconter une infinité de choses propres à occuper agréablement une société, nous l'écouterons volontiers et nous

lui rendrons toute la justice due à la spécialité de son mérite; mais ce ne sera jamais à lui que nous nous adresserons pour être éclairé, instruit et guidé sur la route de la vérité; nous ne lui confierons point des élèves que nous voudrions voir dans les carrières importantes qui sont ouvertes dans l'État ou dans le monde, et qui plus tard prendront un rang honorable dans les unions des familles. Cette éducation, privée de son concours moral et religieux, nous inspirerait des inquiétudes pour la réalisation des espérances que nous aurions pu concevoir.

Il serait donc à souhaiter surtout

que la charge d'enseigner publiquement dans les établissements, tant ecclésiastiques qu'académiques, fût confiée avec toute l'attention et la prudence possibles aux personnes les plus sûres et les plus éclairées, en ne consultant ni les hiérarchies, ni les droits de succession aux places, ou à la faveur.

Bien loin que les institutions et les résultats, dans notre siècle, tendent à la propagation des doctrines solides, on peut affirmer que tout conspire à les détruire et à les tourner en ridicule comme des préceptes surannés, pour y substituer la frivolité et une faiblesse insouciante. On ne saurait faire une

peinture trop sombre de la négligence, des abus, des excès où les esprits tombent sciemment et s'enfoncent de plus en plus. L'hypothèse du matérialisme lève hardiment la tête; on s'empresse de convaincre l'homme et même de le féliciter de ce qu'il est débarrassé de toute préoccupation pour cette partie morale de son être, qu'il avait regardée depuis longtemps comme la plus précieuse; quelquefois même, on lui laisse entrevoir l'idée que tout périra avec les organes du corps, qu'il faut simplifier l'existence de l'homme en ne se livrant pas à des espérances vaines.

Il n'y a plus de sentiments religieux

pour ceux qui pensent ainsi, et comme l'homme alors n'a pas d'obligations qui lui soient imposées vis-à-vis de son pays, de sa famille et de son union, comment peut-on compter qu'il accomplira toujours et dans toute leur étendue, les devoirs de citoyen, de fils et de mari ?

N'y a-t-il pas là un puissant motif pour craindre que souvent l'harmonie dans le mariage souffrira de cet état de choses, malgré la résignation et la douceur de la femme ?

Nous sommes bien certain qu'aucun argument ne viendra détruire notre exposé, et qu'on reconnaîtra qu'il est vrai comme principe et comme consi-

dération générale; nous ne prétendons pas cependant en tirer un parti absolu en exagérant sa portée, nous nous bornons à espérer qu'il exercera une influence favorable sur le bien-être des femmes.

Si nous faisons précéder notre livre d'une préface, c'est plutôt pour nous conformer à l'usage que pour expliquer le plan que nous nous sommes formé, car il est de la plus grande simplicité; et pour faire rendre justice aux femmes, il n'est besoin que d'exposer les faits.

Si l'homme s'était borné à exercer

indirectement une influence modérée, quoique existant en effet, il fût devenu inutile, dans l'intérêt de la femme, de chercher à préciser exactement la nature et l'étendue du petit chaînon, qui doit à peine être aperçu.

Mais quelques auteurs dans leurs écrits, et quelques hommes dans le mariage, ont tellement accentué les prétentions, qu'il est devenu indispensable d'analyser ces relations entre les deux sexes et de ne pas laisser germer ce mauvais grain : en effet, le Créateur n'a jamais voulu établir entre les sexes cette inégalité et cette distance imaginaire dont la force s'est prévalue.

L'homme moral et consciencieux ne

voudra jamais chercher à placer la femme au-dessous du niveau que lui donnent ses droits et ses qualités; nous n'avons donc pas à protester de ce côté puisque, à l'état latent, il partage nos opinions, et alors notre plaidoyer serait sans objet. Mais nous avons un intérêt puissant à éclairer la femme sur sa situation réelle, obscurcie en partie par un petit nuage que nous voulons dissiper en lui apportant la lumière sans l'éblouir.

Hâtons-nous de le dire, l'homme ne pousse pas loin, en application, la prétention à la supériorité, et, d'un autre côté, les femmes prennent insensiblement de l'influence; leurs facultés bril-

lantes exercent leur pouvoir, et l'harmonie s'établit naturellement, sans règles fixes, sans conditions, entre l'action de la femme et l'esprit élevé du mari, qui laisse tomber en désuétude une prérogative qui n'est pas toujours justifiée : ceci n'est pas un conseil de résistance ni un appareil d'opposition, c'est l'espoir d'une entente durable, basée sur la vérité; car nous apportons des armes non pas pour faire la guerre, mais pour les déposer dans une commune paix.

Il existe un des plus forts arguments qu'on puisse présenter contre le droit rigoureux qu'on voudrait opposer à l'émancipation des femmes : on prétend

que la puissance d'action de l'homme est motivée sur sa force morale et physique, et ses qualités intellectuelles. C'est donc une règle absolue qui suppose qu'il aura toujours, et invariablement, les mêmes facultés; mais ne voyons-nous pas des hommes manquer d'énergie et des qualités du cœur et de l'esprit, et cependant exercer un pouvoir absolu avec d'autant plus de roideur que leur infériorité de jugement ne peut leur servir de guide? Vous ne pouvez pas placer toute question, tout droit et tout fait, sous le même niveau; car nous sommes dans le siècle des lumières et de l'expérience, et vous chercheriez en vain à poser une bar-

rière pour arrêter l'invasion. Chaque fois que la femme, apte comme nous à l'étude, voudra exercer ses facultés, elle fera des progrès précieux dans la vie commune; et de proche en proche, elle comblera entre les deux sexes l'espace que les contradicteurs disent exister.

Ce n'est qu'à la condition que les hommes pourront toujours justifier de leur supériorité morale et physique qu'ils pourront, avec un tact exquis, diriger implicitement leurs compagnes; mais si les dons naturels et acquis enrichissent la femme, comment peut-on prétendre à conserver à l'homme un empire exclusif, s'il manque des qualités indispensables pour l'exercer?

Nous avons pris une connaissance attentive de nombreux ouvrages qui traitent des femmes; nous n'y avons trouvé que des distiques injurieux ou des attaques absurdes qui ne méritent pas d'être combattues, et qui n'offrent aucun intérêt sous le point de vue que nous voulons traiter, c'est-à-dire l'aptitude de la femme aux études, et la rapide pénétration qu'elle apporte dans ses jugements et ses opinions. En effet, *pendant que l'homme délibère, la femme a déjà exécuté!*

Les livres publiés sur cette matière ne contiennent que des comparaisons entre les deux sexes, qui concluent presque toujours à l'infériorité de la

femme, en s'appuyant avec une partialité évidente sur les défauts qu'on lui trouve.

Comme ces ouvrages sont composés exclusivement à la glorification de l'homme, nous avons voulu présenter la contre-partie de ce jugement, parce que le silence semblerait un acquiescement; et d'abord nous allons remonter aux principes.

Le Concile de Trente indique (cinquième session) la doctrine de la foi sur ce point : Adam a perdu par son péché la sainteté et la justice, et il a encouru la punition de Dieu; il a donc transmis à tous ses descendants la mort,

les souffrances physiques, ainsi que le péché, qui est la mort de l'âme; mais après la condamnation de l'homme, la Bible et la législation de Moïse ont prouvé l'adoucissement miséricordieux du Créateur, et enfin la tache du péché originel fut effacée par le Rédempteur en principe, et par le baptême en réalisation. Dans cette double période, la femme, qui, comme punition, était soumise à l'homme (d'après la Genèse), reprit ses droits à l'égalité.

A la suite de notre traité se trouve l'Avis d'une mère à sa fille sur l'instruction. Si nous avons pour conviction

que les qualités des femmes et leur incontestable intelligence les placent au niveau élevé qui leur appartient, c'est une conséquence de notre opinion de chercher à propager l'acquisition des connaissances par l'étude; et nous avons plutôt traité cette partie que celle de l'éducation, pour laquelle les meilleurs préceptes sont dans le cœur et les sentiments de la mère, dont l'action ne peut être égalée par aucun autre moyen. Ce que la mère fait sans s'en rendre compte ou sans s'en apercevoir, est un résultat qu'une autre éducation ne pourra jamais produire; c'est un mélange d'affection et de préceptes sérieux qui se fondent ensemble,

et qui autrement paraîtraient de la contrainte; enfin, la mère doit voir quelquefois l'avenir de sa fille à travers ses larmes. Si l'éducation ne veut pas la rigueur et la sévérité scolastique, elle réussit dans ce charme qu'elle trouve dans les suaves préceptes maternels.

Comme troisième partie ou appendice, nous apportons la traduction littérale d'un ouvrage latin du philosophe Agrippa qui, au seizième siècle, a écrit sur la prééminence de la femme. Les idées de cette époque s'éloignent un peu des nôtres, de même que le style en est différent. Il présente d'ailleurs, comme preuves et arguments, des pué-

rilités naïves, telles que l'*influence des noms*, le *cercle de la création*, de grands *éloges sur la beauté* (qui n'est qu'un agrément, et non pas un mérite), l'*iniquité apparente* de la femme, plus souvent louée que la bonté des hommes, et plusieurs autres passages sans intérêt. Cependant, dans les convictions de ce philosophe, on trouve aussi d'excellentes considérations, parmi quelques faiblesses d'expressions et de pensées. Bien que ce traité laisse à désirer en certaines parties, nous avons cru devoir le joindre à notre livre; ce sont au moins des matériaux où l'on peut puiser la preuve des nombreuses qualités de la femme.

Nous croyons à l'utilité de notre livre, car il éclaire sur des points importants. Quand on n'a pas d'idées précises sur un sujet, on hésite dans l'application, et alors on agit tantôt au-dessous, tantôt au-dessus de la véritable ligne à parcourir, et dans cette incertitude viennent se placer les doutes, les excès et les erreurs; mais avec une expérience acquise par l'observation et l'étude, on ne s'aventure plus dans les interprétations des autres ou les siennes propres, car elles présentent beaucoup d'inconvénients en général, sans offrir des avantages en particulier.

A trois cents ans d'intervalle des

temps, nous dédions notre livre aux dames, en regrettant de n'avoir pas connu plus tôt l'ouvrage d'Agrippa, qui nous a donné l'idée de composer ce petit écrit avec toute la conviction et la sympathie que le sujet ne pouvait manquer d'inspirer.

PREMIÈRE PARTIE

LES FEMMES

PREMIÈRE PARTIE

Il y a peu de sujets qui aient exercé l'esprit de l'homme autant que la femme; elle a été de tous les temps l'objet des satires, des éloges; tantôt encensée, tantôt humiliée par notre orgueil et déchue de son propre rang.

Il parut en 1595 un ouvrage où l'auteur anonyme essaye de prouver que la femme est en dehors de l'humanité; quelle que soit la folle bizarrerie de cet écrit, nous devons

en dire quelques mots, bien qu'il soit aujourd'hui environné de mépris et d'oubli : cet ouvrage, attribué à Valens Acidelius, a été soumis aux poursuites de l'Inquisition, et censuré.

Simon Gedicus de Brandebourg l'a réfuté sérieusement, parce qu'il ne découvrit pas d'abord que le but de l'auteur était de faire une satire violente contre les sociniens en dénonçant les erreurs condamnables des hérétiques, sur l'histoire sainte. Cette composition ne serait donc qu'un prétexte pour entamer une polémique religieuse.

En 1744, un écrivain rendit compte de l'opinion de divers auteurs latins sur le même sujet, en ajoutant ces mots :

« D'après l'idée que nous en donnons ici, nous espérons que notre traduction sera lue

avec la simplicité d'intention qui nous a porté à la reproduire. »

On vit paraître en 1746 un autre factum, intitulé *Paradoxe sur les femmes*. Voici, dès le début, comment s'exprime l'auteur :

« Le paradoxe que je vous présente est fort ancien; on n'a fait que rajeunir une vieillesse caduque, mais il a besoin d'être expliqué. Cet ouvrage n'est que la traduction et l'esprit de celui de 1595; on aurait tort de lui soupçonner du sérieux; ce n'est qu'une satire contre les abus des faux interprétateurs sur l'Écriture sainte. »

« La Bible, dit le célèbre Montesquieu, est un point où les chrétiens de toute secte font des excursions et vont courir au pillage; on

s'attaque de bien des manières : quelques commentateurs n'ont point cherché dans les Écritures ce qu'il fallait croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes et ce qui pourra donner de l'autorité à leurs propres idées; c'est pour cela qu'ils en ont altéré le sens et qu'ils ont donné la torture à tant de passages. »

Que les femmes ne conçoivent donc pas de sentiment pénible contre ces écrivains : elles ne seront pas moins la gloire de la créature, car on ne saurait disconvenir qu'en outre de leur charme et de leur grâce, elles possèdent une finesse d'esprit et une délicatesse distinguée que les hommes n'atteindront pas par eux seuls; l'homme qui a le plus de mérite, n'est qu'un diamant brut, s'il n'a été façonné par elles.

Mais on ne s'est pas borné à chercher à enlever à la femme la condition humaine, on a voulu lui ôter la faculté d'agrandir et d'enrichir son intelligence; on a été jusqu'à vouloir lui interdire l'étude!

Parmi les livres composés contre l'instruction des femmes, il en existe un, publié en 1801 par Sylvain Maréchal, sous le titre de *Projet de loi portant défense aux femmes d'apprendre à lire.*

En regard du titre se trouve cette mention : *Le projet touchera la fibre la plus délicate de la femme.* Il doit donc trouver des contradicteurs; mais en réclamant *tout haut*, on se dira *tout bas* que cette loi mérite examen.

La Préface de ce livre s'adresse aux pères de famille et aux maris. Nous donnons un

abrégé de ce qu'elle contient. Maréchal s'exprime ainsi :

« Qui plus que vous doit sentir la né-
» cessité d'une loi dont le projet vous est
» adressé ? Les bons ménages deviennent
» rares. C'est vous les premiers qui portez
» la peine des abus et des préjugés qui ont
» envahi l'éducation des femmes.

» En me donnant moi-même le caractère
» de législateur des femmes, je n'ai pas en-
» tendu mettre sur deux lignes différentes la
» grande échelle des deux êtres, ni placer
» un sexe au-dessus de l'autre sous tous les
» rapports, car toutes les productions sor-
» ties des mains de la nature sont autant de
» chefs-d'œuvre.

» Les deux sexes sont donc entièrement
» égaux et aussi parfaits l'un que l'autre

» dans ce qui les constitue, mais leurs apti-
» tudes sont différentes.

» Ce projet de loi ne pouvait paraître plus
» à propos qu'au moment où l'on s'occupe
» de l'organisation définitive des études. Le
» ministre Chaptal, dans son rapport si re-
» marquable sur l'instruction publique, garde
» un silence profond touchant les femmes; il
» ne leur suppose aucunement la nécessité
» de l'instruction. »

PROJET DE LOI

PORTANT DÉFENSE AUX FEMMES D'APPRENDRE A LIRE ET A ÉCRIRE.

CONSIDÉRANT :

1° Que l'affection de famille, le mariage, la tendresse maternelle, la piété filiale, etc., sont antérieurs à l'alphabet, ont subsisté et

se soutiennent sans l'étude; tandis que des inconvénients graves résultent, pour les deux sexes, de ce que les femmes savent lire;

2° Que l'intention de la nature a été que la femme fût exclusivement occupée des soins domestiques; que, suivant La Rochefoucauld, l'esprit de la plupart des femmes sert plus à augmenter leur frivolité qu'à fortifier leur raison;

3° Que les hommages que l'homme s'est fait une douce habitude de rendre à la femme, ne sont point adressés à leur savoir, mais à leurs grâces et à leurs qualités;

4° Que la lecture est contagieuse; qu'aussitôt qu'une femme ouvre un livre, elle se croit en état d'en faire; que Molière a dit :

« Et femme qui compose, en sait plus qu'il ne faut; »

5° Que pour peu qu'elle sache écrire, une femme se croit émancipée et en dehors de la tutelle où la société et la nature l'ont mise dans son propre intérêt;

6° Que Fénelon a dit que la femme a l'esprit plus faible que les hommes; que les filles, en étudiant, se remplissent l'esprit d'idées chimériques;

7° Qu'il y a scandale et discorde dans le ménage, quand une femme en sait autant, ou plus que son mari;

8° Que les femmes de l'antiquité employaient leurs loisirs à filer ou à travailler la laine;

9° Que du moment où le sexe né pour plaire eut la prétention de vouloir instruire, la morale et la littérature allèrent en décadence;

Etc., etc., etc.....

L'auteur ajoute qu'on remplirait un volume de toutes les autorités prouvant la nécessité et l'urgence d'une loi dans l'esprit de celle dont il publie le programme.

Nous bornons ici l'extrait que nous avons voulu faire de cet ouvrage si étrange, et pour qu'on puisse apprécier la valeur, la nature et les sentiments de Maréchal, nous plaçons ici quelques traits de sa biographie : il n'y a pas de réfutation à faire contre des écrits provenant d'une si indigne source.

Maréchal trempa dans tous les excès de la Révolution; il fut l'un des sophistes les plus audacieux; il naquit en 1750 et mourut en 1801.

Il composa plusieurs livres impies, attaqua la religion, et substitua dans un almanach d'autres noms à ceux des Saints; dans cette odieuse publication, Jésus-Christ se trouvait entre Épicure et Ninon de l'Enclos. Ce livre fut dénoncé au Parlement et brûlé par la main du bourreau; l'auteur fut enfermé dans une maison de correction.

Il fut l'ami du révolutionnaire Chaumette, professa publiquement l'athéisme et fut l'un des plus ardents apôtres de la déesse Raison; il écrivit le *Code d'une société sans Dieu.*

Après sa publication du *Projet de loi sur les femmes,* madame Dufour Gacon fit imprimer (1801) une réfutation complète, et

termina par demander que l'auteur, *atteint de folie*, disait-elle, fût envoyé dans une maison de santé, où il serait traité aux frais de ses partisans.

Mais Maréchal, ce farouche écrivain, ne pensait pas des femmes tout le mal qu'il en disait; ses fureurs révolutionnaires et ses impiétés étaient plus enracinées chez lui que sa haine contre elles. Nous avons trouvé, dans un recueil de l'époque, quelques vers qu'il adressait à ses amis les athées; on jugera alors du cas qu'on doit faire des satires de cet être méprisable, et de ce qu'il y a de grotesque et d'odieux dans son retour pastoral vers la nature, la morale et la vérité.

Voici sa poésie :

A MES AMIS.

Quand vous cherchez la plus vive lumière,
Et que dans le fracas vous vous croyez heureux,
Le clair obscur convient plus à mes yeux
Qu'un jour brillant qui blesse ma paupière :
Sombres acteurs, d'un dangereux théâtre,
Combien je plains le vide de vos sens,
Lorsque je brigue en paix les suffrages touchants
Du seul objet dont je suis idolâtre :
Alors mon cœur, rempli par un attrait magique,
Du même sentiment est toujours animé ;
Je jouis du présent, je crains peu le passé,
Et je laisse au destin l'avenir chimérique.
A mon exemple, un jour viendra sans doute,
Où, fatigués de vos bruyants plaisirs,
Auprès de moi, dans de plus doux loisirs,
Du vrai bonheur vous reprendrez la route.

On a dit, dans la préface d'un autre livre sur les femmes, que l'écrivain avait donné « la fleur de tout ce que les auteurs français » ont écrit de plus suave et de plus piquant ;

» qu'il en avait banni le *scandale* et la *gros-*
» *sièreté,* mais qu'il avait laissé un accès à
» la malice..... »

Nous regrettons ces deux phrases. Quand on veut faire une peinture de mœurs, on ne présente pas comme type et caractère des exceptions extrêmes qui n'ont jamais pu être considérées comme un état normal. Les erreurs et les crimes des malheureux égarés et abrutis, sont aussi des exceptions, et ne devraient pas influencer le jugement de ceux qui voudraient décrire et analyser l'espèce humaine.

Du reste, l'auteur de la préface pouvait se dispenser de déclarer qu'il n'y aurait ni scandale ni grossièreté, car les antécédents et les principes de l'écrivain donnaient toute garantie à ce sujet; mais il a peut-être légè-

rement cédé à l'attrait piquant de la critique, en disant qu'il laisserait percer la malice, car elle est aussi une exception. Tous les objets sur lesquels on veut l'exercer ont différentes facettes, et on prend toujours le côté vulnérable pour en faire un trait d'esprit aux dépens de la vérité fondamentale, et alors le portrait manque d'exactitude.

C'est dans ce sens de dénigrement qu'on a dit :

« La femme est un poêle à dessus de marbre. »

« La femme est la partie nerveuse et l'homme la partie musculaire. »

« La femme qui s'emporte change de sexe. »

« L'homme a des yeux pour voir, et la femme pour savoir si elle est vue. »

« La femme est une charmante créature qui retire aussi facilement ses gants que son cœur. »

Etc., etc.

Il est sans doute beaucoup d'autres traits empruntant des termes regrettables, mais il en est d'autres en opposition qui se distinguent par le tact et la convenance. Toutefois, nous devons faire remarquer que dans le distique qui suit, une erreur a été commise par Malherbe, qui prétend

que Dieu s'est repenti (suivant la Genèse) d'avoir créé l'homme, et n'a jamais regretté d'avoir fait la femme. Il a mal interprété la Bible. Ce n'est pas lors de la faute d'Adam que Dieu se repentit, c'est longtemps après (chapitre VI, verset 6) qu'il annonça à Noé, avant le déluge, qu'il exterminerait tous les animaux et la race humaine, et alors la *femme* est comprise dans cette malédiction.

DISTIQUES ET SENTENCES.

Dieu, qui s'est repenti (Genèse) d'avoir fait l'homme, n'a jamais regretté d'avoir fait la femme. (MALHERBE.)

Dire du mal des femmes n'a jamais fait honneur à l'homme.

Il y a très-peu d'hommes qui soient touchés du mérite des femmes.

Pour agir prudemment, il ne faut pas que toujours les yeux et le cœur soient les sources du jugement.

Toute femme a des perfections qui lui sont propres. (BALZAC.)

Si les hommes ont plus de prudence, les femmes ont moins d'égoïsme.

Quel est l'homme qui pense avoir vécu, s'il nie la puissance de la femme?

(MUSSET.)

A chaque sexe le respect des attributions de l'autre, sans quoi on compromettrait la dignité des deux. (HOUDETOT.)

Les lois françaises, en harmonie avec la nature et la hauteur de la civilisation, respectent les femmes et les protégent.

(E. DE GIRARDIN.)

Quand on écrit sur les femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur la ligne la poussière des ailes du papillon. (DIDEROT.)

Ce sexe est tout pour l'homme: il soutient notre enfance,
Il prête à nos vieux ans son active influence;
Fait pour aimer, pour plaire, et prompt à s'attendrir,
Il nous engage à vivre, et nous aide à mourir.

(Ducis.)

Les déclamations contre les femmes tiennent à l'une de ces trois causes : *mauvais cœur, ignorance*, ou *mauvaise compagnie.*

(Dufresne.)

Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment de femme.

(Voltaire.)

La femme souffre toujours pour deux.

(Virey.)

C'est de l'homme que la femme apprend

ce qu'il faut voir, et de la femme que celui-ci doit connaître ce qu'il faut faire.

(J. J. ROUSSEAU.)

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs. (SÉGUR.)

L'avenir d'un enfant est toujours l'ouvrage de sa mère. (NAPOLÉON Ier.)

Mais, abandonnant ces points de détail, nous allons rentrer dans notre sujet.

L'instruction seule distingue la femme de la femme; elle devient tout ou rien, suivant les connaissances qu'elle a acquises.

La femme ne sera ce qu'elle est destinée à être, qu'à l'aide de son expérience ou de celle que les autres lui fournissent; il faut alors orner son esprit et sa mémoire pour développer son moral et enrichir son intelligence : l'étude est donc pour elle une véritable richesse, et l'ignorance est un fléau, parce qu'elle entraîne avec elle le faux jugement et la passion.

Une conscience éclairée est le guide de l'être moral, elle ne peut être acquise que par l'instruction. Si on ne donne pas aux femmes les éléments et les principes de la vérité par l'étude, comment veut-on qu'elles en suivent les préceptes qu'elles ignorent?

Depuis quelque temps nous nous occupions de l'instruction des femmes et nous réunissions des matériaux pour écrire à ce sujet, lorsque nous avons appris que l'An-

gleterre, pénétrée de la nécessité de faciliter cette étude, se proposait de réaliser un vaste plan pour créer une Université spéciale pour les femmes.

M. X..., Anglais fort riche et partisan déclaré de ce projet, va lui donner une solution favorable; il vient d'acheter à Egham (comté de Surrey) la grande propriété de Mount-Leo pour y créer cette Université. Elle renfermera quatre cents étudiantes; le nouvel établissement doit être le plus complet et le plus propre à produire un excellent résultat, car rien ne sera épargné.

Les hommes les plus considérés et les plus intelligents s'associeront à cette idée philanthropique, et y prendront le plus vif intérêt.

Les plans et les bases du projet seront soumis à une grande assemblée à Londres, où chacun apportera son concours et ses

conseils, de manière à créer une institution modèle.

L'excellence de la femme ne peut être mise en doute; mais sa prééminence sur l'homme, soutenue par le jurisconsulte philosophe Agrippa et quelques autres écrivains, a toujours été contestée.

Les recherches sur la solution paraissent sans objet, et nous allons essayer de prouver que ce n'est que dans les définitions et interprétations qu'on peut différer dans le jugement à prononcer sur cette matière.

Agrippa a fait, au seizième siècle, un traité à ce sujet, que nous donnons traduit en français; s'il est naturel et légitime de

défendre une cause par la solidité des arguments qu'on possède, on doit regretter le concours de ces auteurs trop zélés qui outrepassent les bornes, et vont au delà des justes prétentions des intéressés.

Agrippa est dans ce cas; il plaide la supériorité en faveur de la femme; mais une sérieuse impartialité nous contraint à ne demander que l'égalité entre les deux sexes, dans des conditions spéciales pour chacun.

Nous n'attaquons pas l'homme; mais en défendant la femme, il faut bien que nous produisions les faits et arguments qui pourront détruire ce qu'on veut prouver contre elle.

Notre deuxième partie se compose d'un petit travail d'une dame fort autorisée; ce sont des préceptes et des principes d'éduca-

tion qui, bien suivis et bien compris, amèneraient dans cette question importante, des améliorations fécondes. L'homme et la femme, qui constituent les deux types supérieurs de la création, ne forment qu'un seul être intellectuel, une âme pour deux corps, tant l'union doit être complète par son essence; c'est un ensemble d'existences où tous deux apportent leurs facultés dans des proportions et qualités différentes.

Nous avons placé, comme troisième partie, le livre d'Agrippa : après avoir lu notre traité, on se rendra mieux compte de son travail et de quelques points d'analogie qui existent entre nous.

Nous devons avouer cependant que dans l'ouvrage de cet auteur, les déductions puisées dans les lois et les droits, ne nous sem-

blent pas concluantes, et nous pensons qu'il vaut mieux se borner à signaler l'influence immense que la femme exerce si souverainement, que d'en appeler aux lois, quand on peut soi-même rendre un jugement définitif et régner par sa propre influence.

Les priviléges de la femme ont un pouvoir de réalité et de fascination; le monde entier reconnaît leur prestige, et il assurerait la plus durable harmonie si l'homme voulait toujours témoigner autant de réelle affection, qu'on met d'abandon et de dévouement pour lui.

Mais quoique l'homme et la femme aient au fond les mêmes intérêts dans leur union, il est cependant essentiel que l'autorité principale appartienne de fait à l'un ou à l'autre. Or, le droit positif des nations policées, les

lois et les coutumes de l'Europe, donnent cette autorité à l'homme comme à celui qui est doué d'une plus grande force d'esprit et de corps, et qui contribuera davantage au bien commun en matière de choses humaines et sacrées; en sorte que la femme doit nécessairement se conformer aux décisions de son mari dans toutes les affaires : c'est là le sentiment des jurisconsultes anciens et modernes, et l'opinion formelle des législateurs.

Aussi les lois des nations déclarent que le mari est, par la nature, le chef de la famille, et que dès que la femme y entre *de son plein gré,* elle est en quelque sorte sous la puissance du mari, d'où découlent plusieurs prérogatives qui le regardent personnellement.

Cependant les raisons qu'on vient d'alléguer pour le pouvoir marital ne sont pas sans réplique, et elles peuvent être combattues par quelques considérations que nous ne voulons pas cependant ériger en arguments. 1° Il serait difficile de démontrer que l'autorité du mari vienne de la nature, parce que ce principe est contraire à l'égalité générale. 2° De cela seul qu'on est propre à commander, il ne s'ensuit pas qu'on en ait le droit absolu dans toutes les circonstances. 3° Le précepte de l'Écriture étant établi en forme de *punition*, indique assez qu'il n'est que de droit positif. 4° On peut donc soutenir qu'il n'y a pas d'autre subordination dans la société conjugale que celle de la loi civile, dès que la loi naturelle ne détermine rien de contraire.

Ainsi une femme qui sait quel est le pré-

cepte de la Bible et qui a contracté son mariage purement et simplement, s'est par là soumise implicitement à cette loi civile.

Mais si une femme a plus de jugement et de conduite, ou si elle est d'une condition plus élevée que celle de l'homme qui se présente pour son mari, et qu'elle stipule le contraire de ce que porte la loi, et cela du consentement de l'époux, ne doit-elle pas avoir, en vertu de la loi naturelle, le même pouvoir qu'a le mari en vertu de la loi de l'État? Le cas d'une reine qui, étant souveraine de son chef, épouse un prince au-dessous de son rang, suffit pour montrer que l'autorité d'une femme sur son mari, en matière même de gouvernement de la famille, n'a rien d'incompatible avec la nature de la société conjugale, puisque le

mariage est de sa nature un contrat, et en conséquence, dans tout ce qui n'est pas défendu par la loi civile, les engagements contractés entre le mari et la femme en déterminent les droits réciproques.

On a vu et l'on voit encore, chez des nations civilisées, des mariages qui soumettent le mari à l'empire de la femme; des reines ont gouverné seules, et une princesse héritière d'un royaume peut conserver, malgré son mariage, la puissance souveraine.

Enfin, la loi salique rendait les trônes accessibles aux femmes, et il a fallu promulguer des lois pour leur retirer ce privilége. Alors, il existait donc légalement.

L'exemple de l'Angleterre et de la Russie fait bien voir que les femmes peuvent régner également et dans les gouvernements mo-

dérés, et dans l'empire despotique; — et s'il n'est pas contre la raison et contre la nature qu'elles régissent des États, il n'est pas plus contradictoire qu'elles soient maîtresses dans une famille.

L'homme, par l'abus de ses droits, méconnaît en Turquie la sainteté du mariage; par la force et de dures institutions, il dénature la femme, la ploie sous le joug et pervertit sa moralité; on lui inspire des goûts frivoles; aucune instruction n'élève ses idées; elle se résigne, et elle finit par croire à la justice de la situation où on la fait vivre : cependant Mahomet, dans le *Coran*, condamne à quatre-vingts coups de fouet ceux qui accusent les femmes sans pouvoir produire sur le fait de la plainte, quatre témoins contre elles, et il charge le calom-

niateur de malédictions en ce monde et en l'autre.

La Chinoise a plus de liberté apparente dans ses mouvements. L'usage veut qu'on ne tarisse pas d'éloges sur ses petits pieds, et la mode, ce tyran toujours obéi, exige que les femmes, à leur naissance, aient les pieds enfermés dans des espèces de boîtes qui les rendent incapables de marcher : elles acquièrent ainsi le mérite et la vertu d'être sédentaires.

Les lois de Moïse ont rendu la condition des Israélites plus douce qu'elle n'était partout ailleurs, et ont fixé leurs droits et leur position : elles n'étaient point esclaves, ni renfermées, ni livrées à la merci de leurs maris comme elles le sont en Orient.

Des écrivains ont réclamé avec de vives

instances qu'on rendît justice à la femme; il en est d'autres, au contraire, qui lui ont refusé sa place dans la création et ont hésité à croire qu'elle fût au rang des hommes dans l'humanité.

Nous ne retracerons pas ici ces opinions en délire qui ont refusé aux femmes la spiritualité de l'âme, et les ont exclues des récompenses éternelles : il est déplorable que ces erreurs, renfermées dans un cercle vicieux où le faux se reproduit par lui-même, deviennent pour l'avenir une conséquence du passé.

Enfin, ils ont prétendu que l'étude pour elles, est plus nuisible qu'utile, et qu'elles doivent se consacrer exclusivement aux soins du ménage. Nous n'avons pas besoin de combattre ces étranges idées; mais nous ferons remarquer que la plante que l'air

vivifie, que le soleil réchauffe, se couvre de feuilles et de fruits, tandis que celle qui est étouffée n'étend sur la terre que de pâles et stériles rameaux; que l'âme s'alimente de pensées et de travail intellectuel, et que leur privation est aussi fatale à l'esprit que l'inaction est mortelle au corps.

Pour qu'un jugement soit fondé et consistant sur une question si importante, il faut l'examiner sous tous ses points de vue et ses aspects différents.

Il ne faut pas juger la femme en général comme on le ferait en particulier, car on s'égarerait alors, et on prendrait quelques exemples séparés, pour un type général absolu.

L'homme porte un faux jugement quand il dévie de la ligne droite et qu'il ne considère pas l'objet dans son ensemble; il attri-

bue à un côté ce qui appartient à l'autre, en sorte que ce vice, dans son esprit, tourne en habitude, et d'ailleurs il ne peut être en même temps juge et partie.

Qui pourra donc juger les femmes après avoir bien sondé sa propre personne ?

Le jugement que vous voulez porter sur elles n'est que votre seule sensation, votre disposition, au moment où vous vous prononcez; et vous avez, comme toute l'espèce humaine, des passions, des préjugés et des antipathies préconçues.

Aux mariages des Lacédémoniens, la femme, pour un moment, prenait un habit d'homme; c'était le symbole d'un pouvoir égal qu'elle allait partager avec son mari.

Gorgo, fille de Cléomènes, roi de Sparte, et femme de Léonidas, disait, pour exalter la valeur des Spartiates, que les femmes de

son pays étaient les seules qui missent au monde de *véritables hommes*. Une étrangère, à qui elle s'adressait alors, témoignait sa surprise; mais Gorgo lui répondit : « Ou-
» bliez-vous que c'est de nous que nais-
» sent les hommes, et que la femme repré-
» sente une génération, un principe, tandis
» que la naissance de l'homme n'est qu'un
» effet? »

Autrefois, en Égypte, les contrats de mariage entre les particuliers, aussi bien que ceux du roi et de la reine, donnaient à la femme la même autorité qu'au mari; Diodore de Sicile ajoute même que les droits de la femme étaient plus étendus par la loi naturelle.

Les Romains, les Juifs et tous les peuples qui connaissent les lettres, ont eu des

femmes remarquables par leurs caractères et leurs écrits.

On a cependant proposé ce problème, dans nos temps modernes :

L'étude des lettres convient-elle aux femmes chrétiennes?

Nombre d'écrivains soutiennent l'affirmative, et ils ajoutent même que l'étude des lettres éclaire et donne une sagesse qu'on n'achète pas par le dangereux secours de l'expérience. Ce qu'on peut dire de plus avantageux pour encourager aux travaux intellectuels, c'est qu'il paraît certain que l'étude cause des préoccupations douces et attachantes qui affaiblissent les goûts frivoles, et contribuent aux bonnes actions et au progrès des vertus morales.

L'éducation est une culture, et faute d'être

travaillée, une bonne terre devient une friche et se couvre de mauvaises végétations. Si on ne se hâte d'extirper les éléments nuisibles qui menacent d'envahir l'esprit, il s'épuisera plus tard et ne produira rien de fructueux; l'éducation de famille, et en particulier celle de la mère, ne peut être remplacée pour former les cœurs et les affections; mais, d'un autre côté, il faut se défier de ces études précipitées qui ne créent que ces faux phénomènes du jeune âge qui avortent si souvent.

Un écrivain a dit : « Ne hâtez pas trop la précocité d'un enfant qui annonce une vive intelligence : les fruits qui mûrissent promptement ne se conservent point. »

Le ciel est radieux, mais l'hiver dure encore!,
Un jeune arbre, couvert de ses nombreux boutons,
Insultait son voisin que nulle fleur décore,
Mais qui redoute moins les aquilons.

« Tes fleurs, mon pauvre ami, se hâtent trop d'éclore,
» Ta précocité te perdra :
» Elles viendront pour moi quand il faudra,
» Et tout mon fruit pourra mûrir encore. »

L'hiver qui paraissait détourner ses frimas
Et semblait épargner la terre,
Voulant renouveler la guerre,
Tout à coup revint sur ses pas :
Adieu les fleurs et l'espérance
De ce jeune arbrisseau fertile à contre-temps;
Le froid le trouva sans défense,
Il ne donna rien au printemps.

D'une trop brillante jeunesse
L'éclat prématuré effraye la raison,
Tant de fleurs qui d'abord paraissent à foison
Tiennent rarement leur promesse...
Tout doit venir dans sa saison.

On demandait à une jeune fille, trop avancée pour son âge, pourquoi elle consultait si souvent son miroir. « C'est, dit-elle, pour voir sur mes traits si je mérite les éloges et la bienveillance que ma famille me témoigne. »

Mais la mère lui répondit : « Tu ne vois dans le miroir que tes propres idées, tandis qu'il dit toujours la vérité, quand on veut bien le laisser parler seul. »

LE MIROIR.

Miroir ! peintre et portrait qui donnes, qui reçois
Et qui fidèlement reproduis mon image,
Tu peux exprimer tout, excepté le langage;
Mais pour être vivant il te manque ma voix.
Tu peux seul me montrer quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage;
Tu suis d'un pas égal mon humeur et mon âge,
Et de mes changements toujours tu t'aperçois !

L'artiste dont la main, à son œuvre obstinée,
Par des soins assidus, fait en toute une année
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant;
Mais toi, peintre brillant, d'un art inimitable
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant
Qui ressemble toujours et n'est jamais semblable.

Voici deux autres exemples du développement trop hâtif des sensations chez les enfants. Il est certain qu'il faut éviter d'exalter ces mouvements du cœur et de l'esprit, dans le bas âge.

LE POT DE FLEURS A LA FENÊTRE.

« Mère! voyez, je l'ai placée hier soir de
» mon côté, et elle se détourne maintenant
» encore; cette ingrate fleur ne tient pas
» compte de mes désirs, elle veut toujours
» se diriger vers l'extérieur.

» Elle continuera à se mouvoir ainsi tant

» qu'il sera jour; boutons et feuilles, tout
» s'agite !

» Je voudrais qu'elle se penchât vers moi,
» qu'elle s'occupât de mes joies, de mes
» tristesses; je ne puis avoir un seul de ses
» regards.....

» — Chère enfant, répondit la mère, cette
» fleur cherche la source de la lumière et
» de la vie : elle te parle, mais son langage
» est encore inconnu pour toi; elle te dit de
» tourner aussi tes regards vers le soleil et
» de penser à celui par qui nous respirons,
» le Dieu de ta mère et le tien ! »

L'AGNEAU ET LA PETITE FILLE.

« Comment, ma mère! tu dis que tu veux
» vendre mon petit agneau pour payer le

» docteur qui a guéri mon père, et pour
» acheter du pain qui va manquer chez
» nous !

» Ne le vends pas ! tous les soirs je mon-
» terai dans la chambre sans souper, et je
» dirai au docteur que nous sommes mal-
» heureux et pauvres !

» Le docteur entrait dans ce moment, il
» avait tout entendu : Pourquoi ces larmes,
» chère petite?... — On veut vendre ce petit
» agneau qui se couche tous les soirs près de
» moi, il ne mange presque pas et ne fait
» aucun bruit; si on veut le garder, je res-
» terai toujours dans mon lit et je ne deman-
» derai jamais rien à ma mère.

» — Ne pleure plus, dit le docteur, j'a-
» chèterai ton agneau et te le donnerai : Dieu
» et moi, nous ferons ensuite venir du pain. »

Tout ce que nous connaissons de la vie intime de la plupart des hommes célèbres nous prouve que c'est presque toujours dans le cœur de la mère qu'il faut aller chercher le secret de leur mérite.

C'est par le sang, l'exemple et la direction de la mère, que l'homme se forme, et l'influence maternelle, au physique comme au moral, l'emporte toujours sur celle des pères.

Les hommes, par la nature de leurs occupations, rencontrent à chaque pas des occasions de distraction; la femme est plus portée que lui à la méditation et aux réflexions.

Les hommes fréquentent peu les églises; ils croient pouvoir se dispenser du recours à la prière. C'est sans doute un fâcheux exemple pour les enfants; mais ils ont sous les yeux de meilleurs conseils à suivre. Sur-

git-il quelque catastrophe dans la famille, on voit les femmes agenouillées jour et nuit auprès du lit des malades, ayant oublié le monde pour leur consacrer tous leurs soins; c'est alors que Dieu se manifeste dans leurs cœurs : les prières sont ardentes, sincères et profondes; Dieu exauce celles des justes, et pour tous il est miséricordieux!

L'homme combat ouvertement les qualités des femmes et leurs droits; les femmes, de leur côté, ne cessent de se plaindre que nous les élevons pour être vaines et superficielles, que nous les occupons sans cesse à des puérilités pour rester les maîtres; elles s'en prennent quelquefois à nous, d'un état de choses que nous leur reprochons.

Toutes les facultés spéciales aux deux

sexes ne leur sont pas également partagées; mais, prises dans leur ensemble, elles se compensent. La femme vaut mieux comme femme et moins comme homme; partout où elle fait valoir ses droits, elle a l'avantage; partout où elle veut usurper les nôtres, elle doit naturellement se trouver en opposition avec nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions, car rien ne peut détruire l'état d'égalité de la femme. Il reste donc démontré que la conclusion de ces réflexions n'est pas que la femme doit être élevée dans l'ignorance de toute chose, et bornée aux seuls soins des affaires de famille; l'homme voudra-t-il isoler moralement sa compagne, se privera-t-il du plus grand charme de la société pour mieux l'asservir, l'empêchera-t-il de rien sentir et de rien connaître? Ainsi ne le veut

pas la nature, qui donne aux femmes un esprit si varié et si intelligent; elle veut, au contraire, qu'elles pensent et enrichissent leur esprit; elles doivent apprendre beaucoup de choses, et surtout celles qui conviennent à leur organisation et à leurs hautes aptitudes.

Dans cette association qui doit finir avec l'existence, il ne faut donc point chercher plus que dans tout autre sujet, une perfection absolue; nous ne sommes pas toujours d'accord avec nous-mêmes. Comment donc pouvons-nous compter sur une entente complète, lorsque deux éléments si différents sont en présence l'un de l'autre?

A cette affection que l'on se doit, et qui est souverainement désirable dans une union, il faut joindre ces petites concessions natu-

relles qui aplanissent les angles et les obstacles; car, au fond, ce n'est pas un sacrifice que l'on fait en cédant sur ces frivoles questions; c'est former un lien de plus d'harmonie dans ce monde, où malheureusement il y a plus de préoccupation vers les jouissances du présent, que vers les espérances de l'avenir.

N'analysons donc pas les bases qui créent des droits et des devoirs; la vie est trop courte pour l'approfondir sous ces rapports, et remplissons nos moments moins par l'étude de nos droits que par l'application des préceptes d'harmonie qui doivent régner dans tous les esprits droits et justes; jouissons des douceurs qu'apporte l'affection dans la famille, et s'il s'y montre quelques petits nuages, oublions-les pour ne nous souvenir que du beau temps. La femme doit, pour

son bien-être, emprunter un peu de la flexibilité du roseau pour ne pas se rompre lors d'un faible orage; elle reprendra sa gracieuse forme après la tempête, et pour s'affermir dans sa douceur, elle remarquera éparses sur le sol quelques branches détachées du chêne, qui a voulu opposer trop de résistance.

La femme, d'ailleurs, a bien d'autres moyens d'assurer sa tranquillité; n'a-t-elle pas, par sa grâce et sa sympathie, un art admirable pour intéresser à son opinion et pour faire modifier une idée à laquelle nous semblions tenir beaucoup? En effet :

« L'enfant dit *qu'il veut.*

» L'homme dit *qu'il voudrait.*

» La femme ne dit rien, *et veut.* »

Il résulte, pour solution de cette question, qu'il ne faut jamais regarder le mariage comme composé de deux parties, mais établir des pouvoirs distincts et agir en sorte qu'il n'y ait qu'une voix pour deux êtres, et que cette voix soit toujours harmonieuse. Cet art si doux et si suave ne s'enseigne pas, mais la mère l'apprend à sa fille sans lui en parler et sans le savoir elle-même; c'est un instinct céleste qui l'inspire et la guide.

Distingués par les inégalités, les deux sexes ont au fond des avantages presque égaux : ces avantages ne sont pas toujours incompatibles; ce sont quelquefois des attributs différents qui se servent de contre-poids l'un à l'autre; ce qui est agrément ou faculté dans un sexe deviendrait, dans l'autre, une disposition fâcheuse; alors les différences dans la nature doivent en apporter dans l'éduca-

tion : c'est la main du statuaire qui pouvait donner tant de prix au marbre qu'il façonne.

Les divers préjugés sous le rapport de la prééminence absolue de l'homme sur la femme, ont été produits par les coutumes des anciens peuples, les systèmes politiques et les cultes différents : nous en exceptons la religion chrétienne, qui a établi une supériorité de fait dans l'homme, en conservant néanmoins dans l'ensemble, à la femme, les droits de l'égalité.

Mais ces droits sont d'une nature différente. Nous avons signalé les qualités des femmes, leur excellence dans la part qui leur appartient, mais nous n'avons pas prétendu qu'elles puissent égaler dans leur aptitude et leur organisation, les facultés propres à l'homme, et qui sont adaptées à son rôle dans l'humanité; en effet, il est destiné aux

hautes sciences, aux progrès et aux découvertes. Sans doute, quelques femmes célèbres dans les lettres, le goût et les beaux-arts, ont brillé dans chaque siècle; mais il ne faut pas en comparer le nombre et l'importance avec ces hommes immenses, Platon, Aristote, Euclide, Archimède, Newton, et tant d'autres génies qui ont porté si loin les limites de la science et opéré des progrès si gigantesques.

L'instruction des femmes a toujours été plutôt restreinte qu'encouragée, et il est surprenant qu'on puisse encore en compter une aussi grande quantité d'illustres par leur érudition et leurs ouvrages. Chrétien Wolff a donné un catalogue des femmes célèbres à la suite de fragments d'auteurs grecs; il a publié séparément les poésies de Sapho et les éloges qu'on a faits de cette femme remar-

quable, mais il a laissé planer sur ses mœurs des doutes injurieux qui s'appliquent à une autre Sapho et qu'il nous importe de dissiper.

Dans l'intérêt de la vérité et de la cause que nous soutenons, nous donnons l'historique des principaux traits de la vie de cette femme qui brilla d'un si vif éclat.

Sapho est née six cent douze ans avant Jésus-Christ, à Mitylène, dans l'île de Lesbos, près d'une ville nommée Érésos.

Sapho, poëte, inspirée par l'imagination la plus brûlante, se rend célèbre par ses compositions dès l'âge de quinze ans; elle réunit autour d'elle des élèves nombreuses et distinguées; elle vit dans la plus grande intimité avec les femmes de Lesbos et des pays environnants. A dix-huit ans sa réputation est immense; elle remporte des prix aux réu-

nions publiques d'Athènes et de la Grèce. Elle se marie à dix-neuf ans, et devient veuve un an après. On l'appela la dixième Muse.

Pittacus gouvernait l'île de Lesbos. Le poëte Alcée veut soulever la population contre lui et le renverser. Il forme une conspiration dont Sapho fait partie, entraînée par son esprit ardent et enthousiaste. Cette tentative de libération n'eut aucun succès. Elle fut sérieusement compromise ; et, trahie par Alcée, elle fut exilée en Sicile.

Le mépris de Sapho pour Alcée, qui avait déserté la cause, fit naître chez lui une haine profonde qui se traduisit par les plus violentes calomnies contre elle; il entrait aussi dans cette haine la jalousie et le sentiment de son infériorité comme poëte.

Sapho mourut en Sicile, à vingt-sept ans.

Elle composa, tant à Mitylène qu'en Sicile, les poésies les plus brillantes et les plus tendres: il n'en reste que quelques strophes. Son génie a été hautement apprécié par Denys d'Halicarnasse, Longin, Catulle, Boileau, Aristote, Plutarque, Athénée, Macrobe. On lui éleva une statue dans l'île de Lesbos, et on frappa en son honneur une médaille, citée par Visconti, qui porte le nom de Mitylène et une tête de femme. Il existe dans le Musée de Vienne deux vases antiques de l'époque, sur lesquels sont deux portraits qui n'ont aucune ressemblance entre eux et qui s'appliquent à deux Sapho différentes.

Le poëte Hermésianax a prétendu que Sapho de Mitylène avait été aimée par Anacréon, et qu'elle partageait cette affection; sans se rendre compte des époques et des temps qui les séparent (soixante-deux ans),

il excusait cette faiblesse en faveur du génie mutuel.

Beaucoup d'auteurs, tout aussi peu éclairés sur la chronologie, lui ont attribué une passion pour Phaon, qui se serait terminée au saut de Leucade; enfin, on lui a prêté une conduite coupable et des mœurs déréglées. Nous allons répondre à ces imputations :

1° Anacréon est né en 562; il écrivait en 532. Il fut appelé à la cour de Polycrate. Sept années après, Polycrate, vaincu par Orétès, fut crucifié. Anacréon atteignit quatre-vingt-cinq ans, il mourut en 477. Or, il y a cent six ans entre la mort de Sapho et celle d'Anacréon.

2° Tout ce qui se rapporte ici à Phaon est

applicable à la Sapho d'Érésos, dont nous parlerons ci-après. Malgré toutes les recherches, on ne peut trouver la date de Phaon; mais comme on attribue son époque à celle de Sapho de Mitylène, on a pris la date de cette dernière pour fixer la sienne, tandis que sa véritable époque est celle de Sapho d'Érésos (420).

3° L'abbé Barthélemy, à la suite de nombreux et importants travaux, comme aussi M. Hautecorne, constatent que tout ce qu'on a écrit contre Sapho de Mitylène, concerne une autre Sapho qui vécut en 420, c'est-à-dire à cent soixante-cinq années de distance de Sapho de Mitylène.

Hérodote écrivait en 460; il n'a parlé de la première Sapho que comme poëte, et n'a

nullement mentionné ni l'amour de Phaon, ni la chute à Leucade. Si cette application à Sapho de Mitylène était admise, Hérodote aurait donc parlé cent vingt-cinq ans à l'avance d'un fait arrivé avant que lui existât.

L'amour de Phaon pour Sapho, non mentionné par Hérodote, est positivement indiqué par Ménandre en 400; ce qui prouve que les faits n'ont pu exister que de 460 à 400, et doivent être attribués à 420 environ, c'est-à-dire entre Hérodote et Ménandre, qui insiste sur ce que ce fut à cette époque qu'eut lieu le saut de Leucade. On ne peut donc l'attribuer à la Sapho de Mitylène, morte cent soixante-cinq ans auparavant. Avant l'an 400, aucune autre narration n'a été faite par les auteurs grecs sur ce sujet.

La deuxième Sapho est née à Érésos, dans l'île de Lesbos; sa conduite dissipée la plaça au nombre des courtisanes. En 420, elle vivait dans une frénétique agitation, et elle poursuivait de son amour Phaon, qui aimait une dame de Lesbos, ce qui fait comprendre la froideur de celui-ci et les tourments de Sapho d'Érésos.

Cette deuxième Sapho a eu également une médaille frappée en son nom, et qui porte les initiales de la ville : elle se trouve dans la collection de M. Hautecorne, qui a composé un ouvrage important sur les deux Sapho.

On ne peut mettre en question qu'il y ait eu deux Sapho; les historiens Nymphis, Athénée, Élien, Suidas, tous auteurs grecs, constatent le fait que *celle d'Érésos* était passionnée pour Phaon, et qu'elle se précipita du rocher de Leucade.

Plusieurs auteurs parlent des jeux publics littéraires où Sapho aurait obtenu la victoire sur Pindare; mais Pindare écrivait en 471, tandis que Sapho ne composait qu'en 590. *On a confondu* : la rivale de Pindare était Corinne (474).

Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle attachée aux mouvements des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher; enfin un esprit éblouissant que l'on ne s'explique pas, parce qu'il n'est pas approfondi.

Il y a, chez d'autres, une grandeur simple, indépendante du geste et de la démarche, qui a sa source dans le cœur, et qui est un don naturel, un mérite paisible, mais solide,

accompagné d'excellentes qualités, qu'elles ne peuvent cacher sous toute leur modestie, et qui se manifeste à tous ceux qui ont des yeux et de l'âme.

La femme laisse se produire certains petits mots qui persuadent beaucoup et qui flattent sensiblement celui pour qui ils sont dits.

Il n'échappe presque rien aux hommes; leurs attentions sont volontaires; ils parlent, ils agissent, ils sont empruntés et persuadent peu.

Dès qu'une fois il est démontré que l'homme et la femme ne sont ni ne doivent être organisés de même par caractère et par tempérament, il s'ensuit qu'ils doivent avoir des aptitudes différentes; mais en suivant la direction de la nature, ils doivent agir de

concert, car le but des travaux est commun, bien que leur ligne d'action ne soit pas semblable.

Nous ne voulons pas faire ici une application directe; mais nous pouvons tracer, au sujet des mariages, quelques traits où l'âme et le cœur des femmes se manifestent dans leur énergie, leur courage et leur patience.

« Une famille riche avait une fille unique,
» d'un excellent caractère et de beaucoup
» d'énergie et d'intelligence. Un jeune secré-
» taire d'ambassade, qui était un parent
» éloigné, était bien reçu dans la maison;
» mais il n'avait aucune fortune. La jeune
» fille avait une touchante affection pour
» lui. Après avoir hésité longtemps, elle

» avoua à son père qu'elle aimait beaucoup
» ce jeune homme, et elle le supplia de ne
» pas contrarier ses inclinations. Le père,
» qui probablement était dans les mêmes
» vues, lui répondit : *Dis-lui que j'approuve*
» *qu'il t'écrive pour exprimer ses sentiments,*
» *mais ne lui donne pas les détails de notre*
» *conversation d'aujourd'hui.* »

Le lendemain, la jeune fille apporte à son père les vers suivants :

Vous! qu'avec tant d'éclat les dieux ont embellie
Et dont le souvenir ne peut être oublié,
Que puis-je vous offrir en ce jour, Herminie,
Sera-ce de l'amour ou bien de l'amitié?
Mais de ces sentiments, vous devez le comprendre,
L'un est bien froid, l'autre est bien tendre :
L'un, trop faible pour mon bonheur,
Ne peut satisfaire mon cœur;
A l'autre je ne puis aspirer ni prétendre!
Je ne vous offre donc, en ce moment heureux,
Qu'un tendre sentiment qui tient de tous les deux :

Mon amour réservé se tait et vous admire,
Mon amitié s'exalte et se sent enivrer;
Plus heureux qu'un ami, près de vous je soupire;
Moins heureux qu'un amant, je ne puis désirer.
D'un sentiment si doux, quelque soit l'étendue,
Il peut sans vous blesser vous être confié,
    Par lui mon âme est suspendue
    Entre l'amour et l'amitié!

Le mariage eut lieu six mois après; il n'y eut qu'une volonté dans cet heureux ménage.

Une autre union fut très-malheureuse. Le mari était très-impérieux; ses violences répétées détruisirent la santé de la femme et de l'enfant. Nous avons mis en vers les tristes réflexions de cette femme, dont la douceur et la résignation ne se démentirent jamais.

Au milieu des frimas, l'hôte brillant des airs
Agite son aile engourdie,
Et semble, par sa tendre et douce mélodie,
Compter déjà sur la fin des hivers :
Aux muets habitants de son triste bocage,
A l'avance il promet le retour du printemps,
Aux arbres dépouillés il annonce un feuillage,
Aux prés des fleurs et des gazons naissants!
Ainsi ce faible oiseau que séduit la verdure
Sur ses propres désirs croit régler les destins,
Et quand tout prouve encor le deuil de la nature
Il entrevoit déjà des jours sereins.
Tel on verrait l'amour au sein de la tempête,
En sons plaintifs exhaler ses soupirs,
Et repousser les chagrins qu'elle apprête
En nourrissant l'espoir de plus doux avenirs.
Par un vif repentir quelquefois on expie
Les orages des passions,
Et l'amour, qu'effrayait leur aveugle furie,
Peut revenir à ses illusions :
Il peut cacher dans de douces caresses
Le sentiment de ses justes douleurs,
Et sur la foi des plus tendres promesses,
Sourire encor les yeux noyés de pleurs ;
Mais quand des vents ont cessé les ravages
Sur nos champs dévastés, viens juger leurs effets,
Vois quels débris ont couvert les rivages
Et quel aspect affreux présentent nos guérets;

Écoute aussi la triste Philomèle,
Témoignant sa douleur par de déchirants cris,
Se plaindre des autans, dont la rage cruelle
N'a point épargné ses petits!

Il est d'usage en Allemagne, et surtout en Suisse, de former des fiançailles quelques années avant le mariage. Ces accords ne sont pas toujours réalisés; mais il est bien rare que la rupture vienne de la femme.

« Georges! depuis trois ans vous m'appor-
» tiez une branche de myrte le jour de ma
» fête, et vous me disiez que vous m'aime-
» riez toujours; une larme brûlante qui tomba
» de vos yeux semblait consacrer cette éter-
» nité que votre lettre vient de faire dispa-
» raître aujourd'hui. »

Comment ne pas croire à la flamme
Dont tu disais brûler pour moi?
Je ne trouvais rien dans ton âme
Qui me fît soupçonner ta foi :
Simple et naïve en ma tendresse,
Je crus à ta sincérité;
Tu ne dus rien à ton adresse,
Mais tout à ma crédulité.
Ne m'offre plus ta froide estime
Et ton insultante amitié;
Je puis te pardonner ton crime,
Mais il ne peut être oublié :
Va, dans ton ardeur inquiète,
Former quelque nouveau lien!
C'est ton bonheur que je regrette,
Ingrat! encor plus que le mien!

Les écrivains qui ont si vivement et si injustement combattu contre les qualités et les nombreux exemples de dévouement des femmes, ont toujours attribué à l'imperfection de leurs études ce qu'ils appellent leur

faiblesse et leur légèreté; mais si malgré cette infériorité que vous proclamez si hautement sous le rapport physique et moral, vous admettez tant de preuves de courage, d'énergie et d'héroïsme de la part des femmes, n'est-ce pas chez elles un motif de plus pour que l'on admire leur caractère élevé, puisqu'elles ont une valeur incontestable, malgré les conditions de leur organisation que vous leur reprochez? L'homme alors, pour être équitable, ne devrait pas autant exalter ses propres qualités et ses œuvres, puisqu'il les tient en grande partie, suivant son propre aveu, de sa constitution, et *non d'un mérite acquis*.

Sous tous les rapports de talents, des sentiments du cœur et de l'esprit, de dévouement et de générosité, les femmes ont été remarquables dans l'antiquité comme aux

temps modernes; mais leur nomenclature est trop considérable pour les détailler ici. Nous citerons seulement quelques faits :

Des milliers de femmes chrétiennes furent enfermées dans une église de Rome, sous Domitien, et menacées d'être brûlées vives. L'Empereur publia un décret par lequel toutes les femmes qui déclareraient renoncer à leur Dieu pourraient quitter l'église.

Aucune femme ne sortit. On jeta sous les toits des matières incendiaires; on n'entendit point de cris, mais des hymnes au Seigneur. Des nuages *épais* s'échappèrent de l'église et s'élevèrent au ciel en hommage à Dieu, qui accueillit dans ses bras ces nobles victimes.

En Afrique, les femmes des rois se donnent la mort lorsque le monarque descend dans le tombeau; en Asie, les femmes (sutties) se jettent sur le bûcher de leurs maris : on en compte huit mille en six ans dans une seule province du Bengale. A Rome, Pœtus est condamné injustement; sa femme le presse de ne pas survivre au déshonneur. Pœtus hésite; Aria, sa femme, prend le poignard et se frappe au cœur. Elle retire le fer de sa poitrine et le présente à Pœtus en lui disant : « Pœtus, cela ne fait pas de mal! »

Combien d'exemples, en 1793, de femmes recueillant chez elles des proscrits ou des condamnés du Tribunal révolutionnaire, au risque d'être égorgées! Que d'obscurs et su-

blimes dévouements des femmes dans toutes les catastrophes qui affligent l'espèce humaine! On les voit, divinement inspirées, soigner les blessés des champs de bataille, amenés par les vivandières qui parcourent les rangs pour secourir ces malheureux.

Pris en masse et en catégories, les qualités, le mérite et l'énergie sont donc en faveur de la femme, car d'ailleurs il y a sur la terre autant d'hommes que de femmes, et alors, puisque les proportions sont les mêmes, il devrait y avoir autant de coupables pour chaque sexe; mais, loin de là, toutes les condamnations atteignent les hommes pour les neuf dixièmes.

Dans toutes ces questions que nous agitons relativement aux femmes, nous n'entendons par là que les gens au-dessus du commun, et nous écartons avec mépris ces bas-fonds

de la population qui sont les auteurs des crimes. Il est cependant utile, pour le calcul de *statistique morale*, de prouver que les disproportions numériques entre les deux sexes existent jusqu'aux dernières extrémités.

Sans doute, en ces temps de commotions révolutionnaires, des femmes comme des hommes, dans l'exaltation de leurs passions et l'abrutissement de l'ivresse, ont commis les plus grands crimes; mais ce n'est pas là qu'il faut chercher l'état normal des femmes et les types que nous voulons peindre. Ce sont des exceptions hideuses pour l'humanité; mais si l'on veut en faire un argument général, hâtons-nous de faire remarquer que dans les coupables, à Paris, des vols, massacres et incendies, les hommes figu-

raient pour les trois quarts. Cet exemple, ce fait notoire, ne seront certainement pas à citer pour relever le mérite des hommes au détriment de celui des femmes; et d'ailleurs, les horreurs commises dans les basses classes ne peuvent être moralement comprises dans la statistique de la population normale et respectable, qui ne voit, dans ces impuretés si déplorables, qu'un mal inévitable dans les grands centres d'agglomération.

Il y aurait des volumes à écrire pour rappeler la puissance de résolution et le courage des femmes.

Elles apportent aux malheureux, et suivant leurs facultés, ou des secours matériels, ou des soins et des consolations; avec eux, elles versent des larmes et leur montrent l'espérance d'un autre avenir. L'homme

se borne à laisser tomber quelques pièces de monnaie dans la main du pauvre.

On les voit, dans les familles, être l'appui et le soutien des hommes découragés par les revers; quand des sinistres les accablent, elles viennent remonter les esprits au moment où l'homme désespère de tout. La femme, enfin, supporte mieux l'effroyable misère; elle reste auprès d'un foyer sans feu, lorsque l'homme sort pour faire diversion et s'arracher à ses réflexions pénibles.

Est-il question, pour un enfant, d'une opération chirurgicale, l'homme est abattu et sans force; il ne peut surmonter sa terreur, et se retire... Mais la femme puise sa force d'âme dans son dévouement, et assiste à la terrible épreuve; a-t-on jamais vu une femme quitter son enfant dans un pareil moment?

Dans les incendies, les femmes bravent tous les dangers pour sauver quelque créature qu'elles ne connaissent même pas.

Les femmes, dans les hospices, avec une fermeté que donne seule la religion, soignent les malades et les blessés, dans les détails les plus rebutants, avec une douceur et une résignation au-dessus de tout éloge et un désintéressement sans bornes; elles sont déjà sur le chemin du ciel : Dieu les voit et les encourage.

La femme consacre à la charité une grande partie de son temps. On les voit toutes, organiser, dans des proportions différentes, des souscriptions pour les pauvres et les malades, créer des loteries ou organiser des expositions; enfin, elles sollicitent en faveur

des malheureux avec beaucoup d'âme et de cœur.

En regard de ce tableau des sacrifices et du dévouement de la femme, il nous en faut présenter un autre qui témoigne des vicissitudes de sa vie renfermée dans le cercle de ses occupations intérieures. Elle consacre ses jours à la pratique des vertus obscures; elle règne sur son mari par la bienveillance et la douceur, sur les enfants par son amour, et sa demeure exhale des sentiments religieux; elle répand autour d'elle une douce chaleur, une lumière pure qui éclaire et vivifie tout ce qui l'environne.

Est-ce la nature qui l'a placée ainsi, ou la raison qui l'a conduite au rang où nous la voyons briller sous tous ses aspects?

Il est des circonstances accessoires qui

faussent le jugement des femmes et qui les entraînent dans la direction des dissipations et des frivolités; mais si quelquefois elles cèdent à des tentations séduisantes, ce ne sont pas elles qui les provoquent, elles y sont amenées par une sorte de sanction indirecte que donne le mari. Il inspire à la femme cette fausse idée que la dépense, même au delà de ses moyens, doit produire un effet apparent qui contribuera à lui donner du crédit et plus de considération dans le monde, dans ses affaires et dans ses relations; que c'est semer pour recueillir, et qu'il faut se mettre en évidence; que si on ne se mêle pas à la société dans les fêtes, on est bientôt oublié, et la vie alors s'immobilise. Il s'ensuit que la femme, implicitement autorisée, ne combat plus, et plus tard on vient blâmer ce luxe dont on lui reproche

la frivolité, tandis qu'elle n'en est pas la cause.

C'est dans ce tumulte du monde que se compromet et s'altère la saine raison de la femme. Si elle suit la foule, elle perdra graduellement cet esprit d'ordre qui la distingue, cette mesure prudente, qui sont dans ses principes et que vos séductions battent en brèche. A qui fera-t-on croire que ces cohues, ces fêtes, ces banquets qui nous inondent, sont des moyens politiques et financiers fort précieux, qu'ils viennent, par ce déploiement du luxe, en aide au commerce et à l'industrie, qui souffrent cruellement?

Toutes ces dissipations produisent un effet fatal sur des imaginations ébranlées. La femme, après ces émotions mondaines, rêve

seule chez elle la fortune dont elle n'a souvent que l'écorce, et sans trop approfondir ses idées de convoitise, elle se dit à elle-même : « Pourquoi ne suis-je pas traitée par le sort aussi bien que les autres ? »

Nous ne levons qu'un coin du voile social qui couvre ces tristes réalités, et nous nous bornons à faire remarquer qu'à peine peut-on voir, dans cet état de la civilisation, des fautes à imputer aux femmes.

Dans un autre ordre d'idées, la femme sensée se résigne à sa situation, et si elle ne trouve pas le bonheur, elle peut au moins jouir de la tranquillité ; ainsi isolée, elle pense quelquefois aux jouissances des autres, mais ses principes ne lui permettent pas de leur porter envie.

Sans doute l'homme emploie sa vie d'une autre manière, et peut-être avec une égale utilité. Mais, tout compensé, peut-on prétendre que la femme a une part de mérite et d'intelligence inférieure à celle des hommes? N'a-t-elle pas d'ailleurs *toujours* dans le cœur ces sentiments de pitié, de compassion et de sensibilité, qui font *quelquefois* défaut chez les hommes? En voici un exemple entre mille :

« Dans une petite campagne isolée, près
» d'une rivière, vivait avec son seul domes-
» tique un ancien négociant. Un chien d'une
» taille élevée, doux et intelligent, gardait la
» petite propriété le jour et la nuit. Quelque-
» fois le maître et le domestique allaient de
» grand matin passer la journée chez une

» vieille parente à deux lieues de là, mais
» ils revenaient toujours le soir; on oubliait
» souvent de lui laisser à manger, et, le soir,
» le pauvre chien avait toujours les mêmes
» tendresses et les mêmes démonstrations
» lorsqu'il entendait les maîtres revenir.

» Mais rien ne dure *toujours!* Le chien
» devint vieux; on voulut s'en défaire; on
» ne pouvait chercher à le perdre, car sa rare
» intelligence lui aurait fait retrouver son
» maître, qu'il aimait. Dans ces circon-
» stances, la maladie du chien précipita les
» projets; on consulta le médecin pour la
» forme, et on résolut de noyer la pauvre
» bête.

» Un matin, on se rendit au bord de
» la rivière avec un cordage et une pierre
» qu'on choisit assez grosse pour assurer le
» succès.

» Pendant qu'on attachait la corde à son » cou, le chien témoignait sa joie de ce qu'on » le touchait, de ce qu'on s'occupait de lui.

» L'autre bout de la corde était solidement » attaché à la pierre, et le domestique reçut » l'ordre de jeter à l'eau cette pierre, en » même temps que le maître poussait le » chien dans l'eau.

» La manœuvre fut parfaitement exécutée; » mais la corde s'embarrassa dans les jambes » du maître, qui fut aussi précipité dans la » rivière. Le domestique, plus effrayé que » philanthrope, ne fit rien pour sauver son » maître, qui disparut une fois et reparut » ensuite sur l'eau. Le chien l'aperçut, le » saisit et le maintint à fleur, car la pierre » l'empêchait d'avancer; cependant, par un » effort désespéré, il rompit le cordage et » amena son maître haletant sur le rivage,

» et lui léchait les mains et la figure pour le
» réchauffer.

» Deux paysans vinrent avec une chaise
» et deux bâtons. On transporta l'asphyxié
» chez lui; le chien marchait à côté, la tête
» toujours tournée vers le brancard, et la
» queue toujours en mouvement. Il sem-
» blait dire : « Je l'ai sauvé... »

» Le lendemain, le maître était parfaite-
» ment rétabli... Il retourna avec son domes-
» tique et le chien au bord de la rivière.

» Il avait apporté une corde moins longue
» et beaucoup plus forte.

» L'opération réussit.....! »

Dans ces deux créatures, l'*âme de l'homme* fut-elle supérieure à l'*instinct du chien?*

Nous n'attachons aucune importance à cette citation faite sous un point de vue moral, car c'est sans doute un cas d'exception qui ne se représentera pas fréquemment; mais peut-on citer un seul acte de ce genre accompli par une femme?

Nous avons présenté ici la vérité plutôt que nous n'avons fait le panégyrique de la femme dans les circonstances de sa vie. Nous aurions pu, en restant dans l'impartialité, assombrir encore le tableau que nous n'avons fait qu'esquisser; mais nous croyons en avoir assez dit pour prouver qu'il n'y a pas de supériorité chez l'homme : avec un peu plus de modestie et de justice, il devrait cependant se rendre à cette évidence qui domine tous les côtés de la question.

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

AVIS

D'UNE MÈRE A SA FILLE

On a, dans tous les temps, traité trop légèrement l'éducation des filles, sans réfléchir qu'elles composent la moitié du monde; qu'on est uni à elles nécessairement par les alliances, et qu'elles exercent une grande influence sur le bonheur ou le malheur des hommes; que c'est par les femmes que les familles s'élèvent ou se détruisent; que l'éducation des enfants leur est confiée

dans la première jeunesse, temps où les impressions sont plus vives et plus profondes. Que veut-on qu'elles inspirent, puisqu'elles ont été abandonnées elles-mêmes à des étrangères qui ne leur ont souvent donné que des notions morales formulaires et, quelquefois, des sensations qui réveillent toutes les passions timides, et qui mettent la superstition à la place de la vraie religion? Il fallait bien plutôt penser à rendre héréditaires certaines vertus, en les faisant passer de la mère aux enfants. Rien n'est donc plus regrettable que l'éducation que reçoivent les jeunes personnes, car on accroît ainsi leur amour-propre; on les livre à la mollesse, au monde et aux fausses opinions; et comme on ne leur donne pas des leçons de prudence et de force d'âme, il est certain qu'une pareille

éducation ne peut que compromettre leur avenir.

Il ne suffit pas de s'assujettir extérieurement aux bienséances et aux usages; ce sont les sentiments qui forment le caractère, qui conduisent l'esprit, qui gouvernent la volonté, qui répondent de la réalité et de la durée de toutes nos vertus : quand la religion se sera imprimée dans notre cœur, alors toutes les qualités découleront de cette source; tous les devoirs se rangeront chacun dans leur ordre. Ce n'est pas assez que d'assujettir les jeunes personnes à remplir leurs obligations, il faut les leur faire aimer. L'autorité n'a d'action que sur l'extérieur, et n'assujettit point le dedans. Quand on prescrit une ligne de conduite, il faut en montrer les motifs, et inspirer du goût

pour ce que l'on conseille et ce que l'on exige.

Nous avons tant d'intérêt à pratiquer le bien, que nous devons toujours le regarder comme la source du bonheur, de l'estime publique et de la tranquillité.

En arrivant dans le monde avec des principes fixes, vous ne sauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend; apportez-y toute votre religion; nourrissez-la dans votre cœur par des méditations; soutenez-la dans votre esprit par des réflexions et par des lectures convenables : ne vous bornez pas aux formes seulement; accomplissez vos devoirs du culte, pratiquez le bien et rendez-vous compte du séjour temporaire sur la terre, qui nous donnera par nos mérites, un bonheur éternel.

Ou l'homme fut coupable et Dieu punit sa race,
Ou ce maître absolu du temps et de l'espace,
Sans courroux, sans regrets, du haut du firmament,
De ses premiers décrets suit l'éternel courant;
Ou bien Dieu nous éprouve, et cette triste vie
N'est qu'un chemin étroit vers une autre patrie.
Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux!
Il n'appartient qu'à Dieu d'expliquer son ouvrage,
De consoler le faible et d'affermir le sage,
Car l'homme, quand il est abandonné par lui,
Cherche en vain des roseaux pour lui servir d'appui;
Tout se plaint, tout gémit et cherche le bien-être,
Et l'on craint de mourir, en désirant renaître!
Car le passé serait un muet souvenir,
Si nous n'avions en nous la foi dans l'avenir.

Rien n'est plus heureux et plus nécessaire que de conserver un sentiment qui nous fait aimer et espérer, qui assure tous les devoirs, qui répond de nous à nous-

même, et qui est notre garant envers les autres. De quel secours la religion ne nous sera-t-elle pas contre les disgraces qui nous menacent dans la vie? car un certain nombre de malheurs vous atteindront : supportez-les avec résignation, entourez-vous de votre religion; elle vous sera d'un grand secours contre les faiblesses de la jeunesse, et un asile assuré dans un âge plus avancé.

Les femmes qui n'ont nourri leur esprit que de maximes du siècle, tombent, avec les années, dans le découragement : le monde les quitte, et leur raison leur ordonne aussi de l'abandonner; car le passé nous fournit des regrets, le présent des chagrins, et l'avenir des craintes.

La jeune personne a une haute idée du bonheur que le monde lui prépare ; elle cherche à la réaliser ; c'est la source de ses inquiétudes. Elle court après son rêve, elle espère une félicité parfaite ; elle doit rencontrer des déceptions.

Pour fixer vos aspirations, réfléchissez que vous ne trouverez point hors de vous, le bonheur solide et durable. Les succès et les richesses veulent des progressions ; leur possession crée de nouveaux désirs ; vous pouviez vous en passer, mais la jouissance vous a rendu nécessaire ce qui était superflu : en le possédant vous vous y accoutumez, et en les perdant ils vous laissent des regrets.

Dès que l'habitude est formée, le senti-

ment du plaisir s'évanouit, et l'expérience nous renvoie à nous-mêmes : épargnez-vous donc ce qu'elle coûte de tourments. La vraie félicité est dans la paix de l'âme, dans la raison, dans l'accomplissement de nos devoirs : ne nous croyons irréprochables que lorsque nous sentirons nos plaisirs naître du fond de notre âme.

Ces réflexions ne sont pas trop élevées pour vous ; elles regardent un âge plus avancé, mais cependant je vous crois capable de les apprécier. Nous ne pouvons graver trop profondément en nous-mêmes des préceptes de sagesse, et il faut convenir que ceux qui s'occupent de réflexions et qui enrichissent leur cœur de bons principes, sont plus près du but que ceux qui les méconnaissent.

Ne vous accoutumez pas à croire qu'il suffit de se dérober aux yeux du monde, pour payer le tribut que vous devez à vos obligations. Vous avez deux tribunaux inévitables, devant lesquels vous devez passer : la conscience et le monde. Vous pouvez échapper au monde, mais vous n'échapperez pas à la conscience. Vous vous devez à vous-même le témoignage que vous avez des vues droites ; il ne faut pourtant pas abandonner l'approbation publique ; en la négligeant on augmente sa propre responsabilité, et on est blâmé.

Si vous êtes sensible sur la réputation, il y a un moyen sûr pour calmer vos craintes, et pour contenter votre délicatesse : c'est de ne songer qu'à épurer vos sentiments ; étudiez-vous à être contente de

vous-même, vous aurez encore la louange et la sympathie de plus : ayez de vraies qualités, vous trouverez assez d'approbateurs.

Les vertus d'éclat ne sont point le partage des femmes, mais bien celles simples et paisibles. La renommée ne se charge point de nous. Un ancien dit : « Que les grandes vertus sont pour les hommes. » — Il ne donne aux femmes que le seul mérite d'être inconnues : « *Et ce ne sont point celles*, dit-il, *qu'on loue le plus qui sont le mieux appréciées, mais celles dont on ne parle point.* » Cette pensée me paraît durement exprimée, mais elle rend justice à notre résignation.

Les vertus des femmes sont difficiles,

parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer : pour vivre chez soi, ne régler que sa famille, être simple, juste et modeste, il faut avoir bien de la raison pour fuir les éloges, et bien du courage pour consentir à n'avoir du mérite qu'à ses propres yeux. La grandeur et la réputation ont des attraits pour notre faiblesse : c'en est une que de vouloir se distinguer et s'élever, et alors il ne faut pas qu'elles entrent dans les motifs de vos actions; c'est bien assez qu'elles en soient la récompense.

Il faut être persuadé que la perfection et le bonheur se tiennent ensemble; que vous ne serez heureuse que par votre jugement sur vous-même. Que chacun s'examine à la rigueur, il trouvera qu'il n'a jamais éprouvé de peine, qu'il n'y ait donné

lieu par quelque défaut, ou par le manque de quelque qualité. Le chagrin suit toujours la perte de sa propre estime; mais à la suite du retour sur soi-même, il y a un sentiment de douceur qui récompense ceux qui lui reviennent fidèles.

Que votre première parure soit la modestie; elle a de grands avantages; elle augmente même la beauté et diminue la laideur.

La laideur n'est pas un malheur; elle conserve et fortifie tous ses avantages intellectuels; seulement on doit aller chercher plus profondément que sur les traits du visage qui sont éphémères, ce mérite réel qu'on s'est donné par l'étude et les méditations; on retrouve alors toute la valeur du fonds qu'on semblait avoir perdu par la forme.

La beauté n'a souvent que des fleurs d'un jour, quand l'étude recueille les fruits.

Vous n'êtes pas née sans charmes, mais vous n'êtes pas une beauté; cela vous oblige à faire provision de mérite; on ne vous fera grâce sur rien, car si la beauté a de grands avantages, elle attire l'envie. Qu'il n'y ait donc rien dans votre air ni dans vos manières, qui fasse sentir que vous avez trop bonne opinion de vous-même, que rien ne sente l'art ni dans vos discours, ni dans vos ajustements, ou qu'il soit à peine aperçu; alors cette modestie vous rendra encore plus sympathique.

Il ne faut pas négliger les talents, ni les agréments; mais il faut bien plus penser à se donner une valeur solide, qu'à s'occuper

de choses frivoles. Rien n'est plus rapide que le règne de la beauté ; rien n'est plus triste que la suite de la vie des femmes qui n'ont su qu'être belles. Si l'on a commencé à s'attacher à vous par les agréments, faites qu'on y demeure par le mérite.

Les filles qui n'ont pas la beauté en partage ont cependant aussi le désir de plaire, et si elles trouvent fermées les voies qui pourraient les faire distinguer, elles prennent un autre chemin pour y arriver ; elles enrichissent leur intelligence et s'occupent avec beaucoup de soin du choix, du goût et de la nature de leurs ajustements.

En général, il faut satisfaire à la mode, ne la suivre ni de trop loin ni de trop près ; car les véritables grâces ne dépen-

dent pas d'une parure recherchée, ni de leur nombre ou de leur variété. Il faut enfin donner à la mode ce qu'on ne peut lui refuser. Contentez-vous donc d'une sage distinction.

Les jeunes personnes paraissent souvent désœuvrées; comme elles ignorent tout, elles se tournent avec inquiétude vers les objets sensibles; l'ennui est pourtant le moindre des maux qu'elles aient à craindre, et les joies excessives ont de très-graves inconvénients.

Si vous ne vivez que pour les plaisirs et qu'ils vous quittent, ou parce que votre goût cesse, ou parce que votre raison vous les défend, l'esprit tombera dans un grand vide. Si vous voulez donc faire durer vos

plaisirs et vos distractions, ne les faites servir que de délassement à des occupations plus sérieuses. Soyez en société avec votre raison, et que l'absence d'amusement ne vous touche que superficiellement.

Avec cette tempérance qui fait la santé de l'âme et celle du corps, on a toujours une joie douce et égale; on n'a besoin ni de spectacles, ni de dépenses : une lecture, un ouvrage, une conversation font éprouver une sensation plus pure que l'appareil des plus grands plaisirs.

N'écoutez pas les besoins de la vanité. « *Il faut être,* dit-on, *comme les autres.* » — Ce mot-là s'étend trop loin. Ayez une émulation plus noble : ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur et plus de

droiture que vous; nourrissez votre vie de bons sentiments et de bonnes actions. La pauvreté de l'âme est pire que celle de la fortune. Ne faites aucun projet, ne commencez rien sans vous dire à vous-même : Ne pourrais-je pas mieux faire?

Ce sont les préceptes de Sénèque et de Pythagore, et il faut les suivre sans doute, mais dans les modernes, les imitations peuvent avoir des inconvénients, et rarement elles réussissent. Il y a longtemps que l'on a dit que toute copie doit trembler devant son original; on ne la doit suivre que de loin, car elle fait perdre le caractère naturel, qui est le plus vrai et le plus simple. Vous vous absentez de vous-même quand vous vous fixez à un modèle. Apprenez donc assez pour avoir moins

besoin de modèles, et devenez votre propre censeur.

Songez à vous rendre heureuse dans votre situation; mettez tout à profit : mille biens nous échappent faute d'application, et nous ne sommes heureux que par l'attention, par la comparaison et la réflexion.

Si l'on savait se renfermer dans sa position, on ne serait ni ambitieux, ni envieux, et tout serait en paix; mais nous ne vivons point assez dans le présent; nos désirs et nos espérances nous portent sans cesse vers ce que nous ne connaissons pas.

Il est une nature d'esprits dans le monde, qui ne vivent que dans l'avenir et ne se

soutiennent que d'espérances; comme ils ne sont pas assez sages pour compter juste avec elles, ils passent leur vie en illusions. Les gens raisonnables ne s'occupent que de désirs à leur portée, ils ne sont point toujours trompés; quand ils le seraient, ils s'en consoleraient; ils ont tiré de l'ignorance et de l'erreur, l'expérience qui forme les jugements; ils savent, de plus, que le goût des biens finit, ou par la possession, ou par l'impossibilité d'obtenir la chose désirée. Avec ces réflexions, les personnes sages restent calmes et ne sont jamais émues par les convoitises des autres.

C'est un devoir que d'employer le temps, et cependant quel usage en faisons-nous? Peu de gens savent l'estimer selon sa juste valeur. « Rendez-vous compte de toutes

vos heures, afin qu'ayant profité du présent, vous ayez moins besoin de l'avenir. »
— Le temps est rapide. Apprenez à vivre, c'est-à-dire à en faire un bon usage.

Songez que la vie n'est pas dans la longueur du temps, mais dans l'emploi que vous en devez faire; pensez que vous avez un esprit à cultiver et à nourrir de la vérité, un cœur à épurer et à conduire, et un culte de religion à rendre au Créateur.

Comme les premières années sont précieuses, songez à n'en faire qu'un usage utile, pendant que les caractères s'impriment aisément; ornez votre mémoire de choses précieuses; songez que vous faites la provision de toute votre vie, car la mémoire se forme et s'étend en l'exerçant.

. . . .

N'éteignez point en vous le sentiment de

curiosité; il faut seulement le diriger, et lui donner un noble but. La curiosité est un penchant de la nature qui va au-devant de l'instruction; il ne faut pas l'arrêter par l'oisiveté et l'insouciance.

Il est bon que les jeunes personnes s'occupent des études historiques et surtout de celles de France; elles élèvent l'âme et inspirent le courage par les grandes actions qu'elles signalent.

Mais avant de nous engager dans des recherches qui sont au-dessus de nos connaissances, il faudrait savoir quelle étendue peuvent avoir nos lumières, quelle règle il faut suivre pour déterminer notre persuasion; apprendre à séparer l'opinion de la réalité, et avoir la force de douter quand

nous ne voyons rien clairement, et le courage de la résignation quand vous ignorez ce qui dépasse vos facultés.

Pour arrêter la hardiesse de l'esprit et pour diminuer sa confiance, songeons que nos deux principes, la raison et les sens, manquent de sincérité, et souvent nous abusent. Les sens surprennent la raison, et la raison les trompe à son tour.

Il faut qu'une jeune personne ait de la docilité, et une confiance modérée en soi-même; mais aussi ne faut-il pas pousser cette docilité trop loin. En fait de religion, il faut céder aux autorités, mais sur tout autre sujet, il faut écouter surtout celles de la raison et de l'expérience, quand votre intelligence aura été en mesure de formuler

un jugement. En donnant trop d'étendue à votre abnégation, vous prenez sur les droits de la raison, et vous ne faites plus usage de vos propres lumières, qui alors s'affaiblissent. C'est donner des bornes trop étroites à vos idées, que de les renfermer dans celles d'autrui. Il n'y a point de prescription contre la vérité, elle existe pour toutes les personnes, et dans tous les temps. Enfin, pour être chrétien, il faut croire aveuglément; et pour être sage, il faut voir l'évidence.

Accoutumez-vous à exercer votre esprit, et à en faire usage en même temps que de votre mémoire. Nous nous remplissons la tête d'idées étrangères, et nous ne tirons pas assez de notre propre fonds. Cela ne contribue guère à la perfection

de l'esprit. Il faut s'accoutumer à penser, l'esprit s'étend et s'augmente par l'exercice; peu de personnes en font usage, et c'est chez nous une faculté qui se repose trop souvent.

Les faits historiques, ni les opinions des philosophes ne vous défendront pas contre un malheur pressant, vous ne vous en trouverez pas plus forte. — Servez-vous de votre propre raison, préparez-vous dans le temps calme, pour les jours de l'affliction. Vous serez bien plus soutenue par votre propre méditation, que par les sensations des autres et leurs réflexions.

Si vous pouvez régler votre imagination et la rendre toujours soumise à la vérité, ce sera un grand acheminement vers votre perfection et votre bonheur. C'est elle qui

met dans les choses qui plaisent, le charme et l'illusion qui en font tout l'agrément; mais il faut modérer cette imagination séduisante, car pour un plaisir de cette nature, quels maux ne vous crée-t-elle point? Elle est toujours entre la vérité et vous; la raison n'ose se montrer où règne l'imagination. Nous ne voyons que comme il lui plaît; les gens qu'elle gouverne savent ce qu'elle fait souffrir. Ce serait un heureux traité à faire avec elle que de lui rendre ses plaisirs, à condition qu'elle ne vous ferait point sentir ses peines. Enfin, rien n'est plus opposé au bonheur qu'une imagination délicate, vive et trop animée, car si elle dépassait encore ces impressions, elle deviendrait une espèce d'hallucination; je crois devoir vous en donner ici une preuve entre beaucoup d'autres.

Une jeune femme très-exaltée et qui avait fait des études excellentes et sérieuses sur la Bible, pour se rendre compte, autant qu'il lui était possible, des conditions et des espérances de la vie éternelle, passa toute une journée à chercher à percer cet avenir; sa nuit fut toute préoccupée de cette grave question, et elle tomba dans une rêverie profonde, qui n'était sans doute qu'un demi-sommeil.

Le lendemain elle me rendit compte de ce rêve ainsi qu'il suit :

RÊVE OU HALLUCINATION.

« Les rêveries sont les rêves éveillés;
» l'imagination voyage et agit dans une

» direction lorsque le corps suit la ligne
» matérielle. Pour ce qui se rapporte aux
» beaux-arts et à la poésie, le moraliste
» ne voit pas d'inconvénient à permettre à
» l'esprit humain des excitations du cerveau;
» bien plus, il les comprend, parçe qu'il
» a jugé que la réalité et le positivisme
» portent l'homme au découragement. L'ima-
» gination console de la vie, elle embrasse
» un espace immense, indéfini, sans règle
» comme sans mesure, et la poésie, dans
» son indépendance, crée et développe les
» idées sans se préoccuper des formes, de
» la profondeur, et des résultats.

» Mais lorsque l'idéal s'empare de nos
» pensées, d'une manière exclusive, abso-
» lue, et qu'il veut traiter les principes élevés
» de la religion et de la morale, il trouve,
» assez près du départ, des bornes posées

» et des cadres rigoureux dans l'étendue
» desquels il faut concentrer notre ima-
» gination et la modérer, car la religion
» et la loi sont les bases des institutions
» humaines, les seuls freins aux pas-
» sions, les seuls liens qui constituent
» la société, qui sans elles ne serait plus
» qu'une vaste exploitation des intérêts ma-
» tériels.

» L'imagination donne des songes em-
» bellis de fictions qui souvent n'ont pas
» de relations entre elles; on se souvient
» du commencement, mais rarement on en
» connaît la fin. L'imagination épure les
» rêves, elle charme la vie sans amener
» l'insouciance; seulement elle sent moins
» profondément les maux, parce que de
» douces sensations viennent faire diversion
» et jeter quelques rayons brillants sur des

» jours sombres, comme nous en avons
» tous ici-bas.

» Ce qui suit est-il un rêve ou une hal-
» lucination? me suis-je souvent demandé.

» Il y a quelques années, un violent
» sujet de chagrin m'enlevait la tranquil-
» lité et le repos de l'esprit, cet état de
» marasme absorbait toutes mes facultés.

» Une nuit je me sentis inondée de
» larmes, mon oreiller en était absolument
» pénétré; je m'éveillai. Je vis près de mon
» lit une femme, calme dans tous ses traits,
» sans pâleur ni couleur, d'une taille élevée,
» vêtue d'une longue robe blanche, sans
» aucune attache ni ceinture. Elle était

» assise ; elle me regarda fixement et sans
» émotion ; elle me sembla la personnifi-
» cation de la raison et de la morale ; elle
» me reprocha froidement ce découragement
» et me fit remarquer que les jours de la
» terre n'étaient pas la vie.

» Voici ses paroles, prononcées d'une
» voix monotone, avec un son argentin :

» Éclairée dans l'espace et sans connaître
» le guide qui me dirige, j'arrive auprès
» de vous en quelques minutes ; mon nom
» est Schronn. J'habite les bords du Rhin
» en Allemagne ; je sais vos pensées, ma
» seconde vue vous suit partout et je com-
» prends vos chagrins sans les partager et
» sans pouvoir les adoucir : c'est la nature
» des épreuves que vous et moi nous subis-
» sons sur la terre. Je ne sais rien en dehors
» de vous, je suis une partie de vous-

» même ; ma vie se déroule sans secousse,
» la raison et la prudence prédominent
» chez moi les sensations ; j'agis plus avec
» la tête et le jugement qu'avec le cœur.
» Votre nature est opposée à la mienne ;
» nos deux essences forment un tout et je
» vous complète : je suis ce qui manque
» à votre organisation pour que vous attei-
» gniez l'immortalité. Je n'ai pas la faculté
» de comprendre et de dévoiler la vie éter-
» nelle et divine, mais je sais que vous
» en jouirez, ma présence auprès de vous
» en est d'ailleurs la plus haute preuve.

» Je pressens vos questions avant que
» vous les exprimiez : je ne puis pas ré-
» pondre à votre désir de connaître la
» nature du bonheur dont nous jouirons
» dans l'éternité : il n'est pas de termes ni
» de points de comparaison qui puissent

» éclairer aujourd'hui votre esprit terrestre
» sur cet avenir définitif. Votre état heu-
» reux ne sera pas le reflet de ce que
» vous avez trouvé ici-bas, mais vos im-
» pressions passées entreront dans les nou-
» veaux éléments de votre béatitude, en
» ce qui touche les sensations intellectuelles.

» Pour vous rendre cette distinction plus
» sensible, imaginez un instant que vos
» vœux tendent à comprendre dans votre
» vie divine, avec leur enveloppe, tous les
» êtres qui vous entourent et que vous
» affectionnez; comme le bien-être éternel
» les attend un jour, si leurs désirs n'étaient
» pas exactement conformes aux vôtres,
» leur bonheur consisterait dans un autre
» ordre de jouissances dont vous ne feriez
» pas partie. Il faut donc que les vœux
» absolus soient identiques, autrement la

» félicité pour vous deviendrait la contrainte
» pour les autres.

» L'avenir éternel réalise les vœux des
» humains en les épurant et en les appuyant
» sur la vérité divine. Vous chercheriez
» vainement dans les conditions et les bornes
» de votre vie à concilier votre bonheur
» éternel avec l'oubli de ceux que vous
» regrettez. La pensée et l'espoir de l'immor-
» talité dans l'homme ne serait qu'une
» chimère, une déception, s'il ne pouvait
» rattacher à un monde meilleur les liens
» rompus sur la terre; aussi la puissance
» divine vous donnera l'accomplissement de
» toutes vos aspirations; la fusion de votre
» âme avec ceux que vous aimiez ici-bas,
» sera complète, en écartant les faibles
» obstacles que vous imaginez exister au-
» jourd'hui, parce que votre nature humaine

» ne vous permet pas de pénétrer et com-
» prendre les profondes voies de l'immor-
» talité. Ne les jugez donc pas d'après les
» impressions imparfaites que vous recevez
» sur la terre.

» Vous me demandez de vous inspirer
» des idées et des actes qui se rapprochent
» le plus de la perfection; je ne puis rien
» trouver en vous qui ne soit humain, et
» ce que vous pourriez ajouter en amélio-
» rations terrestres est si loin de l'état
» éternel, que je ne puis vous donner de
» conséils; vous êtes aujourd'hui un grain
» de sable dans le fond de la mer.

» Vous désirez savoir ce qui doit vous
» nuire, afin de l'éviter; vous jugez souvent
» par la matière, mais un jour vous ferez
» toujours le bien, sans réflexion, sans ju-
» gement et spontanément, parce que ce

» sera votre nature divine qui vous por-
» tera à bien penser et à bien agir.

» A mesure que vous avancerez en âge,
» l'énergie que je vous inspire aujourd'hui
» en vous détachant de la terre se main-
» tiendra, bien que l'organisation physique
» trahira de plus en plus vos résolutions;
» mais vous saurez toujours séparer l'exis-
» tence temporaire de la vie définitive que
» nous gagnerons par les épreuves que nous
» subissons sans les comprendre.

» La vision disparut alors avec la clarté
» douce qui éclairait la chambre; je me
» levai... Mon oreiller était tout humide de
» larmes!!! »

Tel fut ce rêve; mais gardez-vous bien de pareilles exaltations; ne laissez pas votre esprit s'égarer dans ces illusions, car il n'est pas donné à l'homme de comprendre ces mystères. Relevez-vous des préjugés, des chimères et des erreurs, donnez-vous une véritable et saine idée des choses.

Quand il vous arrivera quelque chagrin, adoptez la méthode que je vous conseille, examinez d'abord ce qui cause votre affliction, écartez toute l'exagération qui l'entoure et l'excès de votre imagination; vous verrez alors que, sauf nos regrets pour ceux que nous perdons, nos peines sont bien exagérées. N'estimez les choses que ce qu'elles valent; nous avons bien plus à nous plaindre de nos fausses idées que de la fortune. Ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent, c'est l'opinion que nous

en avons. Il faut pour être heureux penser sainement. On doit un grand respect à tout ce qui regarde la religion; et on doit méditer bien plus sérieusement que la masse, sur ce qui s'appele la morale et le bonheur de la vie.

Le monde ne parle que de fortune et de crédit, on n'entend que : *Suivez votre route,* hâtez-vous *d'avancer*. Et la sagesse dit au contraire : *Ramenez vos désirs aux choses simples; choisissez-vous une vie tranquille; dérobez-vous au tumulte; fuyez la foule,* et la récompense de vos bonnes actions sera dans le témoignage de votre propre conscience.

Faites usage de la solitude; rien n'est plus utile, ni plus nécessaire pour affaiblir

l'impression, si souvent trop vive, que font sur nous les objets sensibles. Il faut donc de temps en temps se recueillir en soi, et avoir quelques heures dans la journée pour lire et pour appliquer vos réflexions. La réflexion est l'œil de l'âme; c'est par elle que s'introduisent la lumière et la vérité : « Je le mènerai dans la solitude, dit la Sa-» gesse, et là je parlerai à son cœur. » — C'est là où la vertu donne ses leçons, où les préjugés s'évanouissent, où la prévention s'affaiblit et où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre son pouvoir. Quand on réfléchit sur le néant de la vie, on est tenté de dire avec Pline : « Il vaut » mieux passer sa vie à ne rien faire, qu'à » faire des riens. »

Je vous l'ai déjà dit, le bonheur est dans

la paix de l'âme. Vous ne pourrez jouir d'un plaisir vrai sans la santé de l'esprit. Pour vivre avec tranquillité, il ne faut pas trop se livrer aux choses qui plaisent, mais ne faire que s'y prêter, car le bonheur est en nous-mêmes, il ne faut pas le chercher ailleurs.

N'espérons point la félicité pure,
Les biens sont ici-bas semés à l'aventure,
Et les maux croissent avec eux;
Le plaisir est la fleur d'un arbuste épineux,
Qu'on détruit trop souvent à force de culture,
Quand suivre la simple nature,
Serait l'art de se rendre heureux :
Est-il donc de l'humaine essence
De négliger les biens qui naissent sous nos pas,
Pour rechercher la jouissance
De tous ceux que nous n'avons pas!
Chacun pourrait jouir, renfermé dans sa sphère,
Mais de tout ce qu'on a, recherchant le contraire,

Loin d'agrandir son cercle, on le rend plus étroit.
Du désir d'être heureux, naît le malheur des hommes,
Nous oublions ce que nous sommes,
Pour paraître ce qu'on nous croit.

Pensez donc plus mûrement, et quand vous désirez quelque chose vivement, commencez par bien analyser ce que vous désirez; l'illusion marche devant et vous cache sa route; vous cesserez de craindre dès que vous saurez ne plus désirer.

Croyez que le sage ne court pas après la félicité, mais qu'il se la donne. Il faut que ce soit votre ouvrage, car elle est entre vos mains.

Songez qu'il faut peu de choses pour les besoins de la vie, mais qu'il en faut infiniment pour satisfaire aux exigences de l'opi-

nion, et que vous devez toujours mettre vos désirs au niveau de votre fortune, plutôt que de chercher à élever votre fortune au niveau de vos désirs. Si les honneurs et les richesses pouvaient rassasier, il faudrait en amasser; mais la soif augmente en les acquérant, et celui qui désire le plus est toujours le plus pauvre.

Les jeunes personnes attendent tout de l'espérance. La Rochefoucauld dit « qu'elle vous conduit jusqu'à la fin de la vie par un chemin agréable. » Elle serait bien courte, si l'espérance ne lui donnait de l'étendue! C'est un sentiment consolant, mais qui peut être dangereux, puisqu'il vous prépare souvent bien des mécomptes. Le moindre mal qui en résulte, c'est de laisser échapper ce qu'on possède en attendant ce qu'on envie.

Notre amour-propre nous dérobe à nous-mêmes et semble diminuer tous nos défauts. Nous vivons avec eux comme quelques personnes vivent avec les parfums; l'habitude fait qu'elles ne les sentent plus, mais ils déplaisent aux autres.

Voyez vos imperfections avec les mêmes yeux que vous voyez celles des autres; ne vous relâchez point sur cette règle, elle vous accoutumera à l'équité. Examinez avec soin votre caractère et mettez à profit vos défauts; en les méditant, vous acquerrez une solide expérience.

L'étude et la morale n'ont pas pour effet de détruire la nature, mais de la perfectionner. Êtes-vous glorieuse? Servez-vous d'un juste sentiment d'amour-propre pour vous élever au-dessus des faiblesses et pour éviter les travers qui humilient. Il y a, à

chaque défaillance du cœur, une peine et une honte attachées, qui vous portent au repentir; tournez cette disposition en prudence, et qu'ainsi elle vous empêche de vous compromettre.

Si vous êtes trop prodigue, raisonnez, calculez, et changez ce défaut en une sage générosité. Donnez avec discernement, et à propos; ne négligez pas les indigents; prenez soin des pauvres, qu'il faut toujours plaindre; prêtez dans le besoin, mais donnez à ceux qui ne peuvent rendre : par là, vous cédez à vos sentiments et vous faites de bonnes actions. Il n'y a pas une faiblesse dont, si vous le voulez, la vertu ne puisse faire quelque bon usage.

Dans les contrariétés qui vous arriveront

et qui pourraient faire sentir votre peu de mérite, loin de vous irriter et d'opposer l'opinion que vous avez de vous-même à l'injustice que vous prétendez qu'on vous fait, songez que les personnes qui vous la font sont plus en état de juger de vous que vous-même; que vous devez plutôt les croire que votre amour-propre, car sur ce qui vous regarde, votre ennemi est plus près que vous de la vérité.

Passons aux devoirs de la société. J'ai cru qu'avant tout il fallait vous tirer de l'éducation ordinaire et des préjugés de l'enfance, qu'il était nécessaire de fortifier votre raison et de vous donner des principes certains pour vous servir d'appui. Je pense que la plupart des erreurs de la vie viennent des fausses opinions et des sentiments superficiels; il

faut avoir des vérités dans l'esprit, qui nous préservent de l'erreur, et des principes dans le cœur, qui le ferment aux passions. Quand vous connaîtrez la vérité et que vous aimerez la justice, il n'y aura jamais de désaccord entre vos idées, vos projets et votre conscience.

Le premier devoir de la vie civile est de songer aux autres. Ceux qui ne vivent que pour eux tombent dans le mépris et dans l'abandon. Quand vous voudrez trop exiger des autres, on vous refusera tout, amitié, sentiments, services. La vie civile est un commerce d'offices mutuels; en songeant au bonheur des autres, vous assurez le vôtre.

Mais malheureusement il est des égoïstes qui poussent jusqu'à la folie leur opinion et

leurs principes; nous allons reproduire ici le récit, peut-être unique, que l'un d'eux a fait de sa propre béatitude :

« Il éprouve un charme inexprimable dans » sa vie, *celui* dont les organes sans émotions » communicatives, a reçu de la nature des » dispositions qui se concentrent en lui-même » et qui ne vont pas s'étioler et se ramifier » partiellement chez les autres; qui jouit » d'une inaltérable santé, non impressionnée » par des sensations étrangères à lui; qui n'a » l'esprit obscurci par aucun nuage; qui, » sortant d'une légère fatigue intelligente et » hygiénique, éprouve dans toutes les parties » de son corps un plaisir si également ré- » pandu qu'il ne se fait sentir sur aucun point » en particulier. Il ne lui reste, dans ce mo-

» ment d'enchantement, ni mémoire du
» passé, ni désir de l'avenir, ni inquiétude
» sur le présent; le temps a cessé de couler
» pour lui, parce qu'il existe tout en lui-
» même. Il passe, par un mouvement imper-
» ceptible, de la veille au sommeil; mais
» dans cet intervalle insensible, au milieu
» des défaillances temporaires et du vague
» de toutes ses facultés, il sent encore assez,
» sinon pour penser à quelque chose de dis-
» tinct, du moins pour éprouver le bonheur
» de son existence; mais il jouit d'une ma-
» nière toute passive, sans y être attaché et
» sans y réfléchir. Si l'on pouvait fixer par
» la pensée cette sensation où toutes les fa-
» cultés du corps et de l'âme sont vivantes
» sans être agissantes, et attacher à ce quié-
» tisme délicieux l'idée d'immutabilité, on se
» formerait la notion du bonheur le plus

» grand et le plus pur que l'homme puisse
» jamais imaginer.

» A ces impressions pratiques il faut joindre
» les précautions personnelles, et s'isoler en-
» tièrement des chagrins et de la misère des
» autres; on fuira donc les malades, car on
» ne diminuerait pas leurs maux en les
» voyant, et on se donnerait une tristesse
» dont nos organes et notre santé souffri-
» raient. D'ailleurs, il serait injuste de cher-
» cher à nous causer une peine; on doit au
» contraire, par esprit de charité, s'étudier
» à nous l'épargner.

» Quant à l'aumône, le mérite d'un bienfait
» ne doit pas être mesuré sur l'importance
» du don, il suffit de montrer une intention;
» on peut donc ne donner que peu de chose
» et surtout ne pas faire connaître d'où

» vient le bienfait, afin de ne pas encoura-
» ger les demandes d'autres nécessiteux.

» Un grand élément de tranquillité et d'é-
» conomie est de ne jamais demander de
» services ou de faveurs pour les autres, car
» on se met alors dans la dépendance d'au-
» trui, ce qui vous expose à beaucoup plus
» de rémunération à donner que la valeur
» de ce qu'on a fait pour vous. »

Ce tableau serait triste et décourageant, si ce n'était pas une exception déplorable.

Nous croyons nous élever en abaissant nos semblables; c'est ce qui nous rend médisants et envieux. Il ne faut jamais juger avec rigueur, mais plutôt être indulgent pour les autres; alors tout le monde sera

intéressé à vous louer, à diminuer vos défauts et à augmenter vos bonnes qualités. Il faut fonder votre réputation sur vos vertus, et non sur le démérite des autres. Comptez que leurs bonnes qualités ne vous ôtent rien, et que vous ne devez imputer qu'à vous la diminution des suffrages des autres.

Ne soyez point précipitée dans vos jugements: n'écoutez point les calomnies; résistez même aux premières apparences, et ne vous pressez jamais de condamner : songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Il faudrait, dans les jugements particuliers, imiter l'équité des tribunaux : jamais les juges ne décident sans avoir examiné,

écouté et confronté les témoins avec les intéressés; mais nous, sans mission, nous nous rendons les arbitres de la réputation : toute preuve suffit, toute autorité paraît bonne quand il faut condamner. Influencés par la malignité naturelle, nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres. De là viennent souvent les haines, les inimitiés et les désordres de la société.

Mettez donc de l'équité dans vos jugements. Cette même justice que vous ferez aux autres, ils vous la rendront plus tard. — Voulez-vous qu'on pense et qu'on dise du bien de vous? Ne dites jamais de mal de personne.

Nous aimons naturellement à dominer : c'est un sentiment injuste. Où sont nos

droits pour vouloir nous placer au-dessus des autres? Il n'y a qu'une domination permise et légitime, c'est celle que nous donne la vertu. Ayez plus de bonté et de générosité que ceux qui vous entourent; soyez en avance de services et de bienfaits, c'est le moyen de vous élever; un grand désintéressement vous rend aussi indépendante, et vous fait grandir, plus que la fortune même; rien ne vous abaisse tant que la soif des biens et l'égoïsme.

Ce sont les qualités du cœur qui font les sympathies, l'esprit ne nous lie point aux autres; et vous voyez souvent des gens fort haïssables avec beaucoup d'esprit; ils recherchent votre bonne opinion pour eux-mêmes et veulent dominer et abaisser les autres.

Il ne faut jamais compter à la rigueur avec personne, mais cependant modérer le cœur par la raison et l'examen du fait; c'est dans ces limites que vous devez toujours agir.

La réputation est un bien désirable; mais c'est faiblesse de la rechercher avec trop d'ardeur, et de ne rien faire que pour elle; il faut se contenter de la mériter, et ce résultat est complétement dans vos facultés.

Accoutumez-vous à voir, sans étonnement et sans envie, ce qui est au-dessus de vous, en plaignant ce qui est au-dessous: que le faste ne vous en impose pas; il n'y a que les petits esprits qui se prosternent devant la grandeur.

Pour vous accoutumer à estimer les hommes par leurs qualités propres, considérez l'état d'une personne comblée d'honneurs, de dignités et de richesses, à qui il semble que rien ne manque, mais à qui tout manque effectivement, faute d'avoir les vrais biens; elle souffre autant que si sa pauvreté était réelle, puisqu'elle a le sentiment du vide de son âme. Celui qui se trouve dans cet état, a tous les maux de l'opinion, sans jouir des biens de la fortune.

Il est de la sagesse de profiter des fautes des autres, quand même elles nous blessent; mais souvent ils commencent les torts, et nous les achevons nous-mêmes; nous voulons tirer trop d'avantage des erreurs des autres; c'est une injustice, et une violence qui met les spectateurs contre nous.

Si nous montrions de la modération, tout serait pour nous, et les fautes de ceux qui nous attaquent injustement, paraîtraient encore mieux démontrées.

En ne leur faisant pas sentir l'effet que nous en ressentons, nous leur donnerions le temps de se repentir et de revenir à nous. Il ne faut qu'un service rendu à propos, ou une autre manière d'envisager les choses, pour nous les rendre plus attachés.

Soyez inviolable dans vos paroles; mais, pour leur assurer une entière confiance, songez qu'il faut une extrême délicatesse; respectez la vérité, même dans les choses indifférentes; songez que rien n'est si méprisable que de la blesser.

Souvent l'amour-propre nous sépare de la

société, nous nous donnons un rang à part, qui nous est toujours disputé : l'estime de soi-même qui se fait trop sentir est presque toujours punie par le blâme du monde. La politesse est une forme séduisante, c'est l'art de concilier avec tact ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même; car ces devoirs ont leurs limites, lesquelles, dépassées, sont une flatterie pour les autres, et orgueil pour vous.

Il y a bien des degrés de politesse, ils sont proportionnés à la délicatesse de l'esprit; elle entre dans toutes vos manières, dans vos discours, dans votre silence même.

L'exacte politesse défend qu'on étale avec prétention son esprit et ses talents. Avec une politesse de bon goût, on vous passe bien des défauts, et on étend vos bonnes

qualités. Ceux qui manquent de manières ont plus besoin de mérites solides, et leur réputation se forme lentement; enfin la politesse coûte peu, et rend beaucoup.

Le silence convient toujours à une jeune personne; il y a de la modestie et de la dignité à le garder; mais, comme on ne peut pas toujours se taire, il faut savoir que la première règle pour bien parler, c'est de bien penser. Quand vos idées seront nettes et réfléchies, vos discours et vos récits seront clairs et remplis de bienséance; respectez les coutumes sans les fronder; mais sans vous y livrer, ni les combattre en public.

Prenez grand soin de votre style, qu'il soit simple et clair; madame de Sévigné

seule ne l'étudiait pas, le naturel y pourvoyait.

Je vais mettre sous vos yeux une lettre qui lui est attribuée et qu'on vient de découvrir en Bretagne.

Elle maniait la plume avec une grâce inimitable; mais les temps et les manières sont modifiés, il ne faut pas copier en marchant sur ses traces. « Elle disoit d'elle-même qu'elle étoit un peu chamarrée d'anachorète, mais elle faisoit un grand éloge du talent de son fils qui lisoit admirablement. » Étudiez cet art avec ardeur; il est fort rare, et ce sera un avantage qui vous fera toujours remarquer et distinguer.

Madame de Sévigné à Monsieur de Coulanges,
chez M. de Louvois, à Ancy-le-Franc.

« Avignon, 21 septembre 1694.

« D'après vos craintes, je tremble tou-
» jours, quand vous tardez à m'écrire à mon
» *château royal*, que vos lettres soient per-
» dues; vous avez découvert un fort bon
» moyen pour vous faire pardonner votre
» négligence ou votre oubli; vous êtes ainsi
» assuré d'être toujours justifié à l'avance.
» Depuis ma lettre du 9, j'ai fait une fugue
» de Grignan sur Vaucluse; elle m'a été
» inspirée, je dirais même, si je l'osais,
» imposée par un de nos voisins; j'ai con-
» senti, à soixante-sept ans, à revoir de grands
» souvenirs. Il ne reste rien de la demeure
» du poëte, et l'eau de cette claire fon-

» taine est invisible. On doit s'étonner de
» n'avoir pas de traditions plus nettes sur
» une époque qui ne remonte qu'au qua-
» torzième siècle; tandis que dans un autre
» ordre de compositions, nous avons Ho-
» mère, peut-être, et dans tous les cas
» Horace, Virgile. Il paraît certain que ce
» chanoine séculier a célébré vingt ans les
» charmes et les rigueurs de Laure, qu'il a
» refusé d'épouser peu de temps après l'en-
» trevue dans l'église Saint-Clair. Cet amour
» passionné m'a toujours semblé une bouf-
» fonnerie. On m'a montré un admirable
» morceau latin sur la mort de sa mère. Il
» y dit en fort beaux vers : O ma mère, tu
» n'es pas seule descendue dans la tombe,
» je me sens déjà pressé par la pierre qui
» te couvre.....

» On m'a fait aussi voir à la bibliothèque,

» vingt et un sonnets sur les beaux yeux
» de Laure et sur leur sévérité; ces *canti*
» pouvoient être perdus pour nous, mais
» heureusement Pétrarque étoit plus épris
» de tête que de cœur, et ses émotions de-
» voient être surtout littéraires; il avoue
» lui-même dans un de ses sonnets, qu'il
» quittoit quelquefois Avignon pour écrire
» qu'il souffroit de l'absence.

» J'ai revu au dîner le petit abbé bossu
» dont j'oublie toujours le nom assez étrange;
» il m'a été agréable parce qu'il m'a parlé
» de vous; mais il a renouvelé cette an-
» cienne guerre au sujet de mon jugement
» sur Racine; non, je n'ai jamais écrit :

» La mode d'aimer Racine passera comme
» la mode du café. — Peut-être l'ai-je alors
» pensé, et je suis de trop bonne foi pour
» ne pas ajouter aujourd'hui *que le café*

» *survivra* à tous ses détracteurs présents
» et futurs. Dans ce cas je prédis une éter-
» nité à Racine, et il serait bien exigeant
» de ne pas s'en contenter !

» Il y avait encore à ce dîner, désolant de
» froideur, le petit marquis modeste à force
» de se connaître ; il y a des gens qui re-
» doutent tellement les chutes en s'élevant,
» qu'ils s'abaissent par prévoyance. J'avais à
» mes côtés un savant physicien qui m'a
» expliqué les merveilles d'une petite horloge
» tirée de sa poche et qui me paraît bien
» barbare. Figurez-vous une troisième aiguille
» marchant avec une rapidité ridicule et nous
» enlevant, sans que nous puissions en
» douter, des secondes, des minutes, des
» années. On est bien forcé sans doute de
» voir le temps s'écouler, mais cette imper-
» tinente machine me semble insupportable.

» J'ai trouvé à ce savant, depuis sa dé-
» monstration, toutes les imperfections pos-
» sibles; je crois vraiment que je le hais
» de tout mon cœur, si le cœur peut haïr;
» il a d'ailleurs froissé mes idées par cette
» phrase à propos de la vieillesse :

« L'avare dit que les seuls biens sur la
» terre sont les épargnes amassées; car avec
» l'âge les facultés baissent, le génie dé-
» croît; mais l'or est toujours aussi luisant
» et rempli de qualités qu'il ne perd jamais. »

» Je vais cesser de vous écrire, quoique
» cent autres riens viennent se placer au
» bout de ma plume. »

On s'étonne de lire dans La Harpe que madame de Sévigné ait dit que « Racine passera comme le café ». Ce fait n'est pas

prouvé. Voltaire trouve plaisant de le hasarder dans sa lettre à l'Académie (1778) que nous reproduisons textuellement :

« *Madame de Sévigné, la première personne de son siècle pour conter des bagatelles avec grâce, croit toujours que Racine n'ira pas loin. Elle écrivait bien et jugeait mal. Admiratrice exclusive de Corneille, elle parut d'abord méconnaître les créations de Racine son jeune rival.* »

En effet, le 16 mars 1672, elle écrit à sa fille : « *Racine fait des pièces pour l'actrice, la Champmeslé, ce n'est pas pour les siècles à venir!* » Elle ajoute dans sa lettre du 22 mars 1676 : « *Vous voilà bien revenue du café; mademoiselle de Meri l'a aussi abandonné.* »

On le voit clairement, madame de Sévigné, *si elle n'écrivait pas nettement son opinion sur Racine et le café, elle ne donnait pas moins son jugement tel qu'on le lui reproche, mais en d'autres termes.*

Quelques écrivains ont cru reconnaître dans la lettre de madame de Sévigné, que nous venons de transcrire, le caractère de ses idées et le naturel de son style, mais il a été fait sur son authenticité, une seule remarque, à laquelle nous croyons devoir répondre.

On a objecté qu'en 1694 les montres simples paraissaient à peine et cependant madame de Sévigné cite le fait d'un petit instrument ayant une troisième aiguille qui avait une très-grande rapidité.

Or, il est prouvé qu'en 807 le calife Haroun Al-Raschid envoya à Charlemagne

une horloge de poche d'un travail très-remarquable.

Sous Louis XI, à la fin du quinzième siècle, il y avait des montres à sonnerie; un gentilhomme ruiné par le jeu, étant entré dans le cabinet du Roi, prit une montre et la cacha dans sa manche, où elle sonna, ce qui fit découvrir le voleur à sa sortie.

Paucirolle assure que de son temps (1483), un horloger nommé Myrmicide se distingua dans ce genre de travail en faisant une montre de la grosseur d'une amande, et qui se portait au cou; Diderot et d'Alembert ont trouvé ce fait rapporté par plusieurs auteurs.

Ce ne fut qu'environ cent ans après, vers le milieu du seizième siècle, qu'on inventa et perfectionna la montre à trois aiguilles, qui marquait les secondes.

Du reste, si on nous oppose cette objection, nous avons de notre côté quelques faits qui appuient notre opinion.

Madame de Sévigné écrivait à la fin du dix-septième siècle, comme aussi Ménage et le marquis de Coulanges. Ils vivaient dans une certaine intimité littéraire et se communiquaient leurs compositions. La phrase *passera comme* a été employée à une époque identique par les trois écrivains; madame de *Sévigné* (dit-on), dans une de ses lettres, M. de *Coulanges* et *Ménage* dans les deux épigrammes ci-après :

Vos yeux, si brillants et si doux,
Ne vous rendront pas immortelle,
Votre beauté qui nous ravissait tous,
Disparaîtra! vous passerez comme elle.

(COULANGES.)

Vous aurez le fatal destin,
De la fleur si fraîche et si belle
Qui nous éblouit le matin;
Comme elle vous plaisez, vous passerez comme elle.
(MÉNAGE.)

Cette coïncidence d'expressions, d'époques et d'intentions, donne encore une espèce d'authenticité à la lettre qui a été attribuée à madame de Sévigné; en effet, il serait extraordinaire que le hasard seul eût amené ces rapprochements.

Ménage avait des phrases empruntées et beaucoup de prétentions; Molière en le faisant paraître, sous le nom de Vadius, dans les *Femmes savantes*, a jeté sur lui un certain ridicule.

Le marquis de Coulanges était cousin de madame de Sévigné; c'était un esprit

brillant, un mélange de goût, de négligence et de moquerie. Il était né en 1631 et mourut en 1716. Ses compositions, qui ne tiraient leur charme que de la perfection de sa lecture, ne furent publiées qu'en 1698, deux ans après la mort de madame de Sévigné, qui lui disait souvent : Ne faites pas imprimer vos poésies, il leur manquerait le prestige de votre diction.

Je vais vous donner quelques-uns de ses vers, qui vous prouveront la sagesse des conseils de sa cousine.

L'ÉDUCATION.

Pour bien élever vos enfants,
Et les préparer pour la vie,
Il faut, jusqu'à ce qu'ils soient grands,
Les faire taire en compagnie;

Car rien ne donne tant d'ennui
Que d'écouter l'enfant d'autrui.

Le père, aveuglé, croit toujours
Entendre des choses exquises;
Les autres voudraient être sourds
Quand on débite ces sottises;
Mais il faut, de nécessité,
Applaudir à l'enfant gâté.

Pères! trop charmés des enfants,
Recevez cet avis sincère,
Étudiez bien votre temps
Pour jouir du bonheur de père;
Mais en public, en vérité,
Oubliez la postérité.

VIEILLESSE ET PRÉTENTION.

Vous avez de riches manteaux,
Vous portez de belles cornettes,
Vous faites, d'ornements nouveaux,
Toujours d'inutiles emplettes;
Mais de jeunesse et puis d'attraits,
Pourquoi n'en acheter jamais?

Je terminerai ici mes recommandations et mes avis. Ils composent une étude aride et sèche, dans laquelle s'est caché le cœur d'une mère, qui n'a en vue que l'avenir de son enfant.

TROISIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

L'EXCELLENCE

DE LA FEMME

AGRIPPA

NOTICE SUR AGRIPPA

Agrippa (Corneille Nettesheim) naquit à Cologne, en 1486, d'une illustre famille; il avait étudié profondément la médecine, la philosophie et les lettres. Il devint en 1524 le médecin de Louise de Savoie,

qui, dominée par les fausses idées de la magie, lui ordonna de lui prédire les événements futurs de la France; sur son refus, il reçut l'ordre de se retirer. Il fut appelé par Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. — Il se plaisait à soutenir des questions dont la solution était fort difficile, parce qu'il ne se contentait pas des faits et des opinions admises, et outre-passait la vérité par des exagérations dont le fond était cependant exact. Il composa plusieurs ouvrages et entre autres, en 1529, *l'Excellence des femmes*, qu'il dédia à Marguerite d'Autriche pour obtenir ou mériter ses bonnes grâces et sa protection; en effet, elle le fit nommer bientôt après, historiographe de l'empereur son frère.

AGRIPPA

FAIT AUX FEMMES LA DÉDICACE DE SON LIVRE.

Nous voulons démontrer l'excellence de la femme. Lorsque cet écrit fut publié, nous avons échappé avec peine aux persécutions, car les hommes craignant de perdre la suprématie qu'ils s'étaient arrogée, se liguèrent pour nous poursuivre. Ils seraient parvenus sans doute à anéantir ce livre, sans la haute protection de Marguerite d'Autriche.

A cette époque, il était dangereux de faire connaître des vérités utiles, et on avait pour ennemis, dont on devait craindre la persécution, les hommes qui oublient que sans les femmes la vie serait un fardeau insupportable.

Nous sommes donc presque les seuls que l'amour-propre n'ait point égarés et rendus aveugles.

Mais il ne suffit pas qu'il vous soit prouvé que vous valez mieux que nous, il faudrait que l'univers vous rendît justice.

Vous avez le temps pour vous, et vous réussirez si vous voulez appuyer sur des études sérieuses et opiniâtres les droits qui vous appartiennent et que l'avenir vous rendra.

L'EXCELLENCE

DE LA FEMME

I

NULLE DIFFÉRENCE DE L'AME DE LA FEMME D'AVEC CELLE DE L'HOMME.

Dieu qui a formé toutes choses et qui a comblé de biens l'un et l'autre sexe, a créé l'homme à son image, et il leur a donné à tous deux une âme entièrement semblable.

Le même esprit, la même raison, le même usage de la parole ont été accordés à la femme et à l'homme; ils marchent ensemble et du même pas vers le séjour de la félicité

éternelle, où il n'y aura nulle distinction, et où nous serons entièrement semblables aux anges.

Concluons donc que, du côté de l'âme, il n'y a aucune prééminence de noblesse, puisque entre l'homme et la femme, l'un et l'autre ont une âme libre et grande.

II

IL Y A DES PREUVES CERTAINES DE L'EXCELLENCE DE LA FEMME.

Mais si nous faisons attention aux autres facultés et qualités qui sont dans l'homme, nous trouverons que les femmes ne leur sont nullement inférieures, et c'est ce que nous avons entrepris de démontrer ici

d'une manière qui ôte à l'esprit tout lieu ou prétexte pour en douter.

Les moyens dont nous nous servirons pour le prouver ne seront point des raisons seulement apparentes ou étrangères au sujet, ou de ces folles subtilités de logique dont se servent quelques sophistes pour embarrasser ceux qui les écoutent. Nous ne tomberons point dans ces exagérations poétiques qui empruntent de grands mots pour traiter des sujets qui dédaignent les ornements; mais nous établirons toutes nos preuves sur les témoignages des bons auteurs, sur des faits et des histoires certaines, sur des raisons solides, sur l'autorité des saintes Écritures et sur les règles du droit civil et canonique.

III

LE NOM D'ÈVE PROUVE LA SUPÉRIORITÉ DE LA FEMME.

Adam signifie terre et Ève signifie vie. La femme est donc autant supérieure à l'homme que la vie est au-dessus de la terre. On nous objecterait sans raison, que c'est avec peu de fondement que nous voulons juger des choses, par les noms qui leur ont été imposés; car on sait que celui qui a tiré l'univers du néant, connaissait parfaitement tout, et que par conséquent, comme il ne peut se tromper, les noms qu'il leur a donnés doivent en exprimer la nature et les propriétés.

Telle était, en effet, la beauté des noms anciens, comme l'attestent les lois des Romains, qu'ils convenaient aux choses

qui les portaient, et donnaient clairement à connaître ce qu'elles étaient. C'est pourquoi les preuves tirées des noms sont d'un grand poids chez les théologiens et les jurisconsultes.

C'est ainsi que dans l'Écriture il est dit que saint Paul voulant montrer l'excellence et la supériorité de Jésus-Christ sur tous les autres enfants des hommes, le prouve ainsi : Jésus-Christ l'emporte d'autant plus au-dessus des autres hommes, en perfection, que le nom qu'il a reçu est plus beau et plus noble qu'aucun de ceux qui ont jamais été donnés aux hommes.

Si l'on n'a pas assez de confiance en nous pour souffrir que nous donnions cette explication du nom de la première femme, qu'on nous permette au moins de dire qu'il a beaucoup plus de rapport avec le nom

ineffable de Dieu, que le nom du premier homme, lequel n'a aucune ressemblance avec celui de l'Éternel, ni du côté des caractères avec lesquels on l'écrit, ni dans leur figure.

IV

LA FEMME EST LE CHEF-D'ŒUVRE DES OUVRAGES DE DIEU.

Nous allons maintenant prouver l'excellence de la femme, par des raisons tirées du fond du sujet, c'est-à-dire de la femme en elle-même.

Examinons ce qui se trouve dans l'Écriture, et voyons, en commençant par sa création, combien l'origine de la femme est plus noble que celle de l'homme. On sait que la grande différence qui est entre

les choses que Dieu a faites, consiste en ce que quelques-unes ne sont sujettes à aucun changement et à aucune corruption, au lieu que les autres sont changeantes et destructibles. D'ailleurs, l'ordre que Dieu a suivi dans la formation des unes et des autres a été de commencer par ce qu'il y avait de plus noble dans le premier genre, pour finir, au contraire, par ce qu'il y avait de plus noble dans l'autre.

Ainsi, nous voyons qu'il créa d'abord les anges et les âmes; car, c'est le sentiment de saint Augustin, que l'âme du premier homme fut créée en même temps que les anges; ensuite, il créa les corps incorruptibles, les cieux, les étoiles et les éléments.

C'est avec ces éléments qu'il forma tous les corps qui sont sujets à la corruption,

en commençant par les plus vils et continuant toujours par degrés, des moins parfaits aux plus parfaits. Ainsi donc, il forma d'abord les minéraux, puis les végétaux, les plantes, les arbres et les zoophytes. Il créa enfin les reptiles, les poissons, les oiseaux et les quadrupèdes.

Dieu finit tout son ouvrage par la création de l'homme et de la femme, qu'il fit à son image et ressemblance. Il fit d'abord l'homme, ensuite la femme, qui fut son dernier ouvrage.

Dieu se complut dars la création de la femme. Il lui fut impossible de rien imaginer de plus parfait. Il fut étonné lui-même de sa beauté.

La femme étant donc la créature qui a été faite la dernière, et étant, par là, la fin

et la perfection de tous les ouvrages de Dieu, qui peut lui disputer son excellence! Et qui oserait affirmer que l'univers ait pu recevoir son dernier degré de perfection, autrement que par la formation de la plus parfaite de toutes les créatures! Peut-on penser que Dieu ait terminé un si bel ouvrage par quelque chose d'imparfait!

En effet, tout ce grand univers ayant été créé comme un cercle très-étendu et très-parfait, il a dû être achevé dans un point qui unit ensemble, très-exactement, les deux choses par lesquelles il avait été commencé et devait être achevé. Ainsi, quoique la femme, selon l'ordre que Dieu a gardé dans la création, ait paru la dernière, cependant, dans l'ordre des desseins de Dieu, la femme a été la première des créatures, par sa grandeur et ses avantages.

Et, s'il nous est permis de nous servir de termes usités chez les philosophes, nous dirons avec eux : que la fin pour laquelle on fait quelque chose, est ce qui s'est présenté d'abord à l'esprit, quoique ce soit ce qu'on exécute le dernier. C'est dans ce sens que la femme a été le dernier ouvrage de Dieu. Elle est entrée dans le monde après qu'il a été perfectionné, comme dans un palais que le Très-Haut avait préparé à cette reine de la terre.

Le devoir et la justice engagent donc toutes les créatures à aimer la femme, à la respecter, parce qu'elle est la fin et la mère de l'humanité, qu'elle en est la perfection, l'ornement et la gloire.

V

LE LIEU OU FUT FORMÉE LA FEMME EN PROUVE LA GRANDEUR.

L'Écriture établit bien puissamment la grandeur et la noblesse de la femme, par la différence du lieu où elle a été créée. La femme, en effet, a été formée comme les anges, dans le paradis terrestre, qui était un lieu aussi splendide qu'agréable. L'homme, au contraire, a été créé comme tous les animaux, hors du paradis, dans un lieu champêtre. Dieu le fit entrer ensuite dans le paradis, où devait être créée la femme.

Que la noblesse de la femme tire un nouvel éclat du lieu où elle a pris son origine, c'est ce que confirment clairement

les lois civiles et les sacrés canons. C'est pour cette raison que nous voyons Isaac ordonner à Jacob son fils, de ne point prendre de femme du pays de Chanaan, mais de la Mésopotamie, parce qu'il croyait qu'elle dût avoir une origine plus relevée.

VI

LA QUALITÉ DE LA MATIÈRE DONT FUT FAITE LA FEMME EN ÉTABLIT LA PERFECTION.

La femme est encore au-dessus de l'homme par la matière dont elle a été formée. L'homme, en effet, a été composé d'une matière inanimée; mais la femme a été formée d'une substance déjà purifiée, vivifiée et animée par une âme raisonnable, qui participe de l'esprit divin.

D'ailleurs, Dieu avait fait l'homme d'une terre qui, par sa nature, et la seule coopération des influences célestes, peut d'elle-même engendrer toutes sortes d'animaux. La femme, au contraire, a été créée par la seule vertu de Dieu, sans que ni les influences des cieux, ni la nature aient eu aucune part dans sa formation. La femme a donc été faite dans toute sa perfection; l'homme est l'ouvrage de la nature et la femme celui de Dieu.

La beauté est un rayon de la lumière éternelle, répandu sur les choses créées, qu'il rend éclatantes; la Divinité a choisi la femme préférablement à l'homme pour se communiquer à elle avec profusion; sa face rayonnante d'éclat reflète son âme.

VII

LOUANGES DONNÉES AUX MÉRITES DE LA FEMME.

Ajoutez encore que sa marche est modeste et distinguée, ses gestes nobles, la symétrie de tout son corps, sa figure, son maintien, son air, la rendent infiniment sympathique.

C'est ainsi que nous lisons dans la Genèse : que les enfants de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, choisirent entre elles celles qui leur plurent pour être leurs femmes. L'Écriture dit de Sara, la femme d'Abraham : qu'elle était très-belle, et que sa beauté effaçait celle des autres femmes. Le serviteur qu'Abraham avait envoyé en Mésopotamie pour y choisir une femme à Isaac son fils, ayant aperçu Rebecca, qui était très-belle, se disait à lui-

même : Voilà celle que le Seigneur a destinée pour être l'épouse d'Isaac. Abigaïl, enfin, qui était mariée à Nabal, homme très-méchant et très-injuste, avait autant de sagesse et de prudence que de beauté. Elle apaisa la colère de David et sauva la vie et les biens à son mari; car David tint ce discours à Abigaïl : Allez en paix dans votre maison, j'ai entendu votre voix, et j'ai respecté votre visage. En effet, la beauté étant ou du côté de l'esprit, ou du côté du corps, ou du côté de la voix et du discours, Abigaïl était belle en toutes manières; sa voix et ses discours étaient agréables et persuasifs.

Nous pouvons rapporter ici ce que nous lisons dans les saints Livres, de la grande beauté de la reine Vasthi et de celle d'Esther, qui fut choisie à sa place pour être l'épouse

du roi Assuérus. Il entrait dans les desseins de Dieu qu'il en fût ainsi, afin de préparer par Esther et Esdras l'affranchissement des Juifs opprimés.

L'Écriture nous rapporte encore que Dieu augmenta tellement la beauté de Judith, qu'on ne pouvait la regarder sans étonnement et sans admiration. Nous lisons enfin, que Susanne était d'une grande beauté.

Ne voyons-nous pas encore dans l'Écriture que Job, après toutes sortes d'épreuves et après avoir été assiégé de toutes parts de maux et de misères, Dieu voulut enfin récompenser sa patience; entre autres choses, il lui donna trois filles si belles que nulles femmes ne les avaient jamais égalées en beauté.

Nous avons jugé devoir rapporter ici exactement tous ces témoignages de l'Écri-

ture, où il est parlé si souvent de la beauté de la femme, afin de faire comprendre que ce ne sont pas les hommes seuls qui ont eu de grands égards pour la beauté et les qualités de la femme; mais que Dieu même l'a comblée d'honneur et de gloire.

VIII

AMOUR DES ENFANTS.

La plupart des enfants ressemblent à leurs mères, parce qu'ils sont tous faits de leur sang. Mais cette ressemblance, qui se trouve le plus souvent du côté du corps, se fait toujours remarquer du côté des mœurs et des inclinations; et si les mères ont de l'esprit et de la sagesse, leurs enfants en auront aussi.

Mais c'est tout le contraire dans les pères; car, le plus souvent, des pères pleins d'esprit auront des enfants qui en manqueront, et des pères peu spirituels auront des enfants fort intelligents, pourvu que la femme soit bien sensée. Et certes, la seule raison pourquoi les mères ont plus de tendresse pour leurs enfants que n'en ont les pères, c'est parce qu'elles sentent qu'ils tiennent plus de leur mère que de leur père.

C'est, nous croyons, pour la même raison que nous sommes naturellement plus portés à aimer nos mères que nos pères; en sorte que nous n'avons pour nos pères qu'une affection respectueuse, tandis que nous aimons nos mères de tout notre cœur.

IX

CHOSES PARTICULIÈRES QUI SE REMARQUENT DANS LA FEMME.

Aussi, est-il certain que, pour l'ordinaire, la femme est plus tendre et plus compatissante que l'homme. Aristote regarde la compassion et la miséricorde comme le propre de la femme. Nous croyons que c'est pour cela que Salomon a dit, que là où il n'y a pas de femme, le malade languit, soit parce que la femme est plus adroite et plus prompte que l'homme à servir et à secourir un malade, soit que la sympathie qu'elle manifeste hâte la guérison.

X

PREUVE TIRÉE DE L'USAGE DE LA PAROLE.

Mais que dirons-nous de l'usage de la parole, ce don du ciel, qui seul nous distingue tellement, que Hésiode l'appelle le plus précieux trésor que l'homme puisse posséder? La femme ne parle-t-elle pas avec plus de grâce que l'homme? N'est-elle pas plus abondante en idées et plus heureuse dans le choix de ses expressions? Ne sont-ce pas les femmes qui nous ont d'abord appris à parler? Et certes, la nature y a si sagement pourvu, qu'on voit bien moins de sourds-muets chez les femmes, et presque point de bègues.

Les paroles et les réflexions des femmes sont toujours utiles; ne savons-nous pas

que leurs conseils si sages ont souvent empêché le mari de contracter et signer un engagement qu'il ne croyait pas onéreux, parce qu'il ne l'avait pas assez étudié?

XI

LA FEMME FAIT LE BONHEUR DE L'HOMME.

Mais laissons le profane, et revenons encore aux Livres saints; nous allons remonter jusqu'à la naissance de la religion, et tout examiner exactement et scrupuleusement.

Premièrement, nous savons avec certitude que Dieu ne donna sa bénédiction au premier homme qu'à cause de la femme. Ceci s'accorde avec ce proverbe de Salo-

mon : « Celui qui aura une bonne femme,
» aura un grand bien, et il sera béni de
» Dieu. » C'est à peu près ce que dit l'Ecclésiastique : « Heureux l'époux d'une
» bonne femme; le nombre de leurs années
» sera double. » C'est pourquoi Salomon l'appelle, dans ses Proverbes : la couronne de son mari; et saint Paul, la gloire de son époux.

Or, la gloire ne signifie rien autre chose que la dernière perfection d'un être qui se repose et se plaît dans la possession de sa fin, de sorte qu'on ne puisse rien ajouter pour le rendre plus parfait. La femme est donc la dernière et entière perfection de son mari, son bonheur, sa bénédiction et, comme dit saint Augustin, la plus parfaite société que l'homme puisse avoir. C'est pourquoi il faut que tout homme

aime sa femme; car celui qui ne l'aimera point, ne peut posséder aucune vertu ni aucun don du ciel; il aura même détruit en lui tous les sentiments de l'humanité.

Il faudrait peut-être rapporter ici comment Abraham fut béni à cause de sa femme. A cette occasion, Dieu ôta de Sarah, nom de la femme d'Abraham, la dernière lettre H pour l'ajouter au nom de son mari, qui ne fut plus appelé Abram, mais Abraham. Comment Jacob, par le conseil de sa mère, usurpa, au préjudice de son frère aîné, la bénédiction de son père, suivant la volonté de Dieu qui protégeait Rebecca.

XII

LA FEMME PARAÎT AVOIR ÉTÉ MOINS BLAMABLE QUE L'HOMME DANS LA DÉSOBÉISSANCE.

Dieu défendit à l'homme de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, et non à la femme, qui n'était pas encore créée; car Dieu voulut, dès son origine, la laisser libre. C'est pourquoi l'homme, en mangeant du fruit défendu, pécha, et la femme ne pécha point, n'ayant rien promis : c'est l'homme qui a causé la punition et non la femme. Nous avons tous péché en Adam et non en Ève; nous héritons du péché de nos pères, et non de nos mères.

D'ailleurs, Dieu ne reprit point formellement la femme d'avoir mangé de ce fruit,

mais d'avoir donné occasion à son mari de contrevenir aux ordres de Dieu. L'homme pécha donc avec parfaite connaissance de ce qu'il faisait, mais la femme fut trompée et erra par ignorance.

En effet, ce fut elle que le mauvais Esprit tenta d'abord, sachant que la femme était la plus confiante de toutes les créatures; et, comme dit saint Bernard : Le mauvais Esprit voyant sa grande beauté et sa parfaite conformité avec l'idée que Dieu lui en avait manifestée, et connaissant bien qu'elle jouirait plus que tous les anges de la bienveillance de Dieu, toute sa haine et son envie se tournèrent contre la femme.

De plus, le genre humain étant devenu criminel, par le péché de l'homme, et non par celui de la femme, Dieu a voulu que le péché fût expié dans le sexe qui avait

commis le péché, et que du sexe qui avait été surpris et trompé sans le savoir, sortît celui sur qui le péché devait être vengé. C'est pour cela que Dieu dit au Serpent : Ce sera la femme qui t'écrasera la tête, et non pas l'homme.

Aussi Jésus-Christ, après être ressuscité, apparut d'abord à des femmes, et non à des hommes. Tout le monde sait que, depuis la mort du Sauveur, plusieurs hommes ont abandonné la foi et ont renoncé à la religion chrétienne; mais il ne s'est jamais élevé dans l'Église aucune persécution contre la religion, aucune hérésie, aucune erreur dont les femmes aient été les auteurs. Les hommes seuls ont causé tous ces maux. Jésus-Christ a été trahi, vendu, acheté, accusé, condamné, crucifié

et mis à mort par les hommes. Et, bien plus, Pierre son apôtre l'a renié, ses autres disciples l'abandonnèrent. Il n'y a eu que les femmes qui l'ont accompagné jusqu'à la croix, jusqu'au tombeau. Et même la femme de Pilate, quoique païenne, s'efforçait de sauver Jésus-Christ plus qu'aucun des hommes qui croyaient en lui. Nous ajouterons encore avec le plus grand nombre des théologiens, que, dans le temps de la Passion du Sauveur, l'Église ne subsistait plus que dans une seule femme, qui était la sainte Vierge.

XIII

L'INIQUITÉ DE LA FEMME A SOUVENT ÉTÉ PLUS LOUÉE QUE LA BONTÉ DE L'HOMME.

Au reste, quelqu'un me dira à tort, que toutes ces choses sont plus à la honte des femmes qu'à leur louange. Mais nous ne pouvons juger les motifs qui font agir le souverain Créateur; les femmes, d'ailleurs, lui répondront : *S'il est absolument nécessaire* que l'un de nous deux perde son bien, ou même sa vie, nous aimons mieux que vous fassiez cette perte que de nous mettre dans le risque de la faire. Cette réponse est fondée sur l'exemple d'Innocent III, qui écrit dans une de ses décrétales à un cardinal légat du Saint-Siége : « *S'il* » *faut nécessairement que vous ou moi*

» *ayons cette confusion, nous aimons mieux* » *que vous l'ayez que nous.*

Ne voyons-nous pas encore dans l'Écriture, les fautes des femmes souvent plus louées que les bonnes actions des hommes? Rachel n'y reçoit-elle pas des louanges pour avoir su adroitement tromper son père, qui cherchait ses idoles qu'elle avait emportées pour les détruire? N'y est-il pas parlé avec éloge de l'action de Rebecca, qui fut cause que Jacob surprit Isaac son père et obtint sa bénédiction? Son adresse n'y est-elle pas louée d'avoir su préserver Jacob de la colère d'Ésaü? Rahab trompa ceux qui cherchaient les espions de Josué, et cela lui est réputé à justice.

Jahel sortit au-devant de Sizerac et lui dit : « Obligez-moi, mon seigneur, d'entrer » chez moi. Il lui demande du lait à boire,

» et elle lui en donne; elle le couvre d'un
» drap et le cache pour le laisser reposer.
» Mais lorsqu'il fut endormi, elle entra se-
» crètement, lui enfonça un gros clou dans
» la tête, et tua ainsi le malheureux
» Sizerac, qui s'était cru en sûreté entre
» ses mains. Cependant, à cause de cette
» insigne trahison, l'Écriture dit de Jahel :
» Qu'elle soit bénie et comblée de louanges. »

Lisez l'histoire de Judith, et faites attention à ce discours qu'elle tint à Holopherne :
« Ajoutez foi, lui dit-elle, aux paroles de
» votre servante, parce que si vous le faites,
» le Seigneur vous fera réussir en tout; je
» viendrai vous découvrir toutes choses,
» jusqu'à ce qu'enfin je vous fasse entrer
» dans Jérusalem. Le Seigneur mon Dieu
» a eu la bonté de me révéler ces choses. »

Après l'avoir intéressé par ces discours adroits, lorsqu'il fut plein de vin, elle lui coupa la tête. Au premier aspect, il n'y a point d'entreprise qui paraisse plus coupable que celle de Judith; on ne peut rien penser de plus cruel, point de piége ou de trahison plus cruelle et mieux concertée. C'est pourtant pour cette action que l'Écriture la bénit, la loue et l'élève par ses éloges. L'iniquité de la femme a donc été regardée comme valant encore mieux que la bonté de l'homme dans nombre de cas.

Ésaü n'était-il donc pas louable lorsque, pour plaire à son père, qui était dans une faible vieillesse, il va à la chasse chercher de quoi lui donner à manger? Et, pendant ce temps, la bénédiction de son père lui est enlevée, et Dieu lui fait sentir sa haine. Oza, par zèle pour sa religion,

veut soutenir l'arche qui va tomber, et, dans le moment, il est frappé de mort. Le roi Saül prépare à Dieu un sacrifice magnifique des dépouilles des Amalécites vaincus, et Dieu lui ôte son royaume, et le livre à un esprit méchant.

Après tous ces faits et ces considérations, comment vous y prendriez-vous, à présent, pour nous prouver le sentiment contraire à celui que nous venons d'établir? Apportez autant d'exemples pour prouver que l'iniquité de l'homme vaut mieux que la bonté de la femme! Vous ne pouvez pas soutenir ce sentiment, à moins d'avoir recours à un sens allégorique, ce qu'il nous est également permis de faire pour la femme, comme à vous pour l'homme; mais notre cause est trop bonne pour employer votre faux langage; vous paraissez

ignorer qu'il y a dans la sainte Écriture les noms de plusieurs hommes condamnés aux supplices éternels ; mais qu'il n'y est point fait mention d'aucune femme damnée.

XIV

IL VIENT PLUS DE MAL DES HOMMES QUE DES FEMMES.

On peut encore tirer plusieurs preuves très-fortes de l'excellence, de la probité et de l'innocence des femmes, de ce que tous les maux ont commencé par les hommes et non par les femmes. En effet, c'est Adam qui fut le premier pécheur, qui osa transgresser la loi de Dieu, et nous a rendus sujets au péché ; car nous avons tous péché en Adam, et non en Ève.

Caïn, le fils aîné d'Adam, a le premier

commis un crime; il a été le premier envieux, le premier homicide, le premier fratricide, et le premier qui ait désespéré de la miséricorde de Dieu. Lamech a été le premier qui ait eu deux femmes. Noé s'est enivré le premier. Cham a été le premier enfant qui ait déshonoré son père. Nembrod a été le premier tyran et le premier idolâtre. Les hommes ont, les premiers, fait des pactes avec le mauvais Esprit. Les enfants de Jacob ont, les premiers, vendu leur frère Joseph. Pharaon, roi d'Égypte, a, le premier, fait mourir des enfants. Hérode ordonna la mort de tous les enfants du territoire de Bethléhem âgés de deux ans, et prescrivit qu'à sa mort tous les principaux chefs de la nation juive seraient renfermés dans le cirque et brûlés vifs.

Les femmes ne se sont jamais plaintes

d'avoir un seul mari, comme le porte la légende; l'abus a fait une autre loi pour les hommes; aussi on voit plusieurs femmes à Lameth, Abraham, Jacob, Ésaü, Samson, Saül, David, Salomon, Assur, Roboam, Abias, Caleph, Assuérus et nombre d'autres.

XV

LES MAUVAIS MARIS FONT SEULS LES MAUVAISES FEMMES.

En effet, il n'y a jamais que les mauvais maris qui aient de mauvaises femmes, lesquelles, souvent, ils ont rendues telles par leur faute, de bonnes qu'elles étaient lorsqu'ils les ont eues. Croyez-vous que s'il eût été permis aux femmes d'établir des lois et d'écrire des histoires sur l'abandon et les mauvais traitements des hommes,

elles n'auraient pas pu faire pencher la balance en leur faveur?

XVI

FOI ET FERMETÉ DES FEMMES.

Les femmes qui ont été douées du don de prophétie, ont toujours eu des inspirations plus fortes que les hommes : nous voyons Marie, sœur de Moïse, prophétiser; et pendant que Jérémie était dans la prison, Dieu suscita à son peuple, Olda, qui était la femme de l'oncle de Jérémie, pour prophétiser au peuple d'Israël sa perte prochaine, ce que son époux n'avait pu faire.

Parcourons les saintes Écritures, et nous y verrons la constance des femmes dans la foi et dans la pratique des autres vertus,

élevées beaucoup au-dessus de celles des hommes, comme dans Judith, Ruth, Esther, lesquelles ont été comblées de tant de louanges et d'honneurs qu'il y a des livres, parmi ceux que l'Église reconnaît, qui portent leurs noms.

Abraham même, que l'Écriture appelle juste à cause de sa grande foi, est cependant assujetti à sa femme, et le Seigneur lui fait ce commandement : *Faites exactement ce que vous dira Sara votre femme.*

Que dirons-nous de la foi de Marthe? n'était-elle pas semblable à la confession de saint Pierre? Les Évangiles nous font assez connaître combien la foi de la Madeleine était grande et constante; car, pendant que les prêtres et les Juifs crucifient Jésus-Christ, elle pleure au pied de sa croix, elle porte des parfums pour embau-

mer son corps, elle le cherche dans le tombeau, elle interroge tous ceux qu'elle rencontre, elle va trouver les apôtres et leur apprend que leur Maître est ressuscité ; ils en doutent, et elle croit avec confiance.

Ajoutons à tout cela que le nombre des femmes qui ont sacrifié leur vie, et ont souffert le martyre avec patience pour la défense de leur foi, n'est pas moindre que celui des hommes.

Mais nous ne pouvons passer sous silence cette femme admirable dont la mémoire durera tant qu'il y aura des gens de bien. Cette mère courageuse voyait non-seulement avec fermeté ses sept enfants, les Macchabées, souffrir sous ses yeux un martyre cruel, mais encore elle les exhortait à la mort : et elle-même, qui avait toujours mis sa confiance

en Dieu, fut aussi mise à mort, après ses enfants, pour la religion de ses pères.

N'a-t-on pas vu des filles gagner à Jésus-Christ des peuples sans nombre? Les Lombards furent convertis par Théodelinde, qui était fille du roi de Bavière; les Hongrois par Grésille, qui était sœur de l'empereur Henri Iᵉʳ; les Français, par Clotilde, la fille du roi des Bourguignons; les Ibernois enfin furent ramenés à la foi par une certaine fille apostolique d'une basse condition; mais ceux-là seuls sont de véritables chrétiens, qui ont conservé toujours la foi catholique, et qui vivent dans la pratique des bonnes œuvres.

XVII

RIEN DE GRAND ET D'ILLUSTRE QUE N'AIENT FAIT ET PUISSENT FAIRE LES FEMMES.

Mais afin que personne ne doute que les femmes ne puissent faire tout ce que les hommes ont jamais fait, nous allons prouver par plusieurs exemples, que les hommes n'ont jamais rien fait de grand et de remarquable, en quelque genre d'action que ce soit, que les femmes n'aient fait les mêmes choses avec autant d'éclat et de succès.

Et premièrement, un grand nombre de femmes de l'antiquité païenne se sont acquis un grand nom.

Chez les Juifs, Marie, sœur de Moïse, entrait dans le sanctuaire avec Aaron, et on la

regardait comme consacrée au service de Dieu.

Plusieurs femmes, parmi les peuples de toutes religions, se sont rendues recommandables par le don de prophétie. Telles sont : Cassandre, Déborah, Olda, Anne, Élisabeth, les quatre filles de Philippe, et plusieurs autres, dans des temps moins reculés, comme sainte Brigitte et Hildegarde.

Combien y en a-t-il qui ont fait des progrès incontestables dans la philosophie? Telles ont été Théano, la femme de Pythagore; et Dama, sa fille, qui s'acquit un grand renom, en développant et expliquant les opinions de son père. Nous voyons encore beaucoup de femmes qui furent disciples de Socrate; Mantinée, Philasie et Axiochie, qui écoutèrent les leçons de Platon.

Plotin parle avec éloge de Genime et d'Am-

phiclée. Lactance fait mention de Thémiste. L'Église catholique fait l'éloge de sainte Catherine, qui surpassa en science tous les philosophes de son temps. Il ne faut pas oublier la reine Zénobie, qui fut disciple du philosophe Longin; à cause de ses grands progrès dans les sciences, elle fut surnommée Éphémisse. Nicomaque a traduit ses excellents ouvrages.

Dans la poésie et l'éloquence, on voit d'abord Armesie, surnommée Androgénie; Hortensie, Lucrèce, Valère, Sapho, Corinne, Romane, Érine, Thalie, Tesbie, qu'on a surnommée l'épigrammatiste. Salluste fait mention de Sempronie.

XVIII

LES FEMMES SAVENT TOUTES CHOSES NATURELLEMENT.

Que dirons-nous de ce bienfait particulier de la nature des femmes par lequel elles égalent sans presque d'études ceux mêmes qui sont maîtres dans chaque art? Les grammairiens ne se vantent-ils pas d'être les interprètes du beau langage? Mais nos nourrices et nos mères savent mieux nous apprendre notre langue que ne feraient ces professeurs. Cornélie n'a-t-elle pas formé à l'éloquence les Gracques ses enfants? — Les enfants qui sont nés dans les colonies fort éloignées, n'ont-ils pas toujours conservé la langue de leurs mères?

C'est pour cette raison que Quintilien recommande si vivement qu'on donne aux en-

fants, des nourrices qui aient quelque teinte d'éducation.

Les poëtes, dans leurs jeux d'esprit, dans leurs fables, et les dialecticiens, dans leurs disputes puériles, ne se voient-ils pas surpassés par les femmes ? Il n'y a point encore eu d'orateur assez persuasif et assez heureux, qui ait mieux réussi dans l'art de persuader que la moindre femme; quel est l'arithméticien assez fin pour tromper une femme par ses faux calculs, lorsqu'il lui paye ses dettes ? Quel est le musicien qui ait la voix plus douce et plus agréable que celle de la femme?

Des femmes de la campagne ne surpassent-elles pas souvent, par leurs prédictions et leurs pressentiments, les philosophes et les mathématiciens? Une femme de néant a souvent fait de plus belles cures que des médecins célèbres. Socrate, qui fut le plus sage de

tous les hommes, ne dédaigna pas, quoique dans un âge avancé, d'apprendre quelque chose d'Aspasie, comme le rapporte Pithion.

XIX

PRUDENCE ET SAGESSE DES FEMMES.

Si on désire des exemples de la prudence des femmes, nous trouvons Opis; Plotine, femme de Trajan; Amalasonte, reine des Ostrogoths; Émilie, femme de Scipion. On y peut ajouter la prudente Déborah, femme de Lapidoth, laquelle, comme on lit dans le livre des Juges, conduisit quelque temps le peuple d'Israël et jugeait toutes les contestations des particuliers. Barach ne voulant point donner bataille, cette femme fut choisie pour commander les armées; elle attaqua l'ennemi,

le battit, le mit en fuite et remporta une victoire signalée.

On voit Sémiramis, après la mort du roi Ninus, juger les peuples pendant quarante ans. Toutes les Candaces tinrent le gouvernement de l'Éthiopie avec prudence et beaucoup d'éclat; il en est parlé dans les Actes des apôtres; et Josèphe l'historien raconte d'elles des choses admirables.

Il ne faut pas oublier cette reine de Saba, nommée Nicaule, laquelle vint des extrémités de la terre, pour entendre la sagesse de Salomon. Nous connaissons encore la grande sagesse de Tochnides; cette femme embarrassa David par ses interrogations; elle l'avertit de son devoir d'une manière énigmatique, et elle l'adoucit par l'exemple de Dieu, qu'elle lui cita.

XX

HAUTS FAITS ET BRAVOURE DES FEMMES.

Les femmes se sont encore illustrées par plusieurs savantes découvertes, telles que sont Isis et Nicostrate; d'autres ont fondé des empires et des villes, et les ont gouvernés avec grande sagesse.

Les femmes se sont aussi distinguées dans les combats, entre autres Thomiris, reine des Massagètes, laquelle défit Cyrus, roi des Perses. Camille, du pays des Volsques, et Valisce, de Bohême, qui ont été deux puissantes reines. Les Pandes des Indiens, les Candaces, les femmes de Lemnos, de Perse et de plusieurs autres pays.

L'histoire fait encore mention de plusieurs femmes illustres qui, par leurs courageuses

entreprises, ont sauvé leur patrie, qui était près de sa ruine. Voici ce que dit saint Jérôme : « Regardez Judith, qui est un exemple de courage, de foi et de dévouement; ne cessez point de lui donner des louanges. » Il la propose pour modèle, non-seulement aux femmes, mais même aux hommes, parce que Dieu, qui récompense les vertus, lui a donné un courage si grand, qu'elle a vaincu celui qui ne l'avait pas été jusqu'alors, et qu'elle a terrassé un ennemi formidable.

Nous lisons encore qu'une certaine femme pleine de sagesse appela Joab, et lui mit entre les mains la tête de Siba, l'ennemi de David, afin qu'on épargnât la ville d'Abela, qui était la ville la plus considérable des Israélites. Une autre femme, en jetant d'une fenêtre un morceau d'une meule de moulin, écrasa la tête d'Abimélech. Dieu se servit de

cette femme pour punir ce malheureux, parce qu'il avait péché contre le Seigneur, et qu'il avait affligé son père, en faisant égorger tous ses frères sur la même pierre.

Nous voyons Esther qui, devenue l'épouse du roi Assuérus, délivre son peuple d'une mort honteuse et lui procure beaucoup de gloire. Les Volsques tenant la ville de Rome assiégée, sous le commandement de C. Martius Coriolan, Véturie sa mère, qui était fort âgée, conserva la ville, en faisant une réprimande à son fils. Arthémise, se voyant accablée par les Rhodiens, défit leur flotte, s'empara de leur île, et éleva dans la ville de Rhodes une statue, qui exprimait sa haine contre les habitants de cette ville.

Mais qui pourra donner assez de louanges à cette fille qui, quoique d'une basse extraction, s'est cependant rendue très-illustre en

France? L'an 1428, les Anglais ayant pénétré bien avant, cette fille, comme une nouvelle Amazone, prit les armes, se mit à la tête de nos armées, et combattit avec tant de courage et de bonheur, qu'après avoir vaincu les Anglais dans plusieurs combats, elle reconquit le royaume qui était presque tout perdu. Pour conserver le souvenir de cette éclatante action, on a élevé à cette fille valeureuse une statue à Orléans. Nous pourrions tirer des histoires des Grecs, des Latins et des autres peuples, tant anciennes que nouvelles, une infinité d'exemples de cette sorte; mais cela nous mènerait trop loin.

En effet, Plutarque, Valère, Bocacce et plusieurs autres, rapportent grand nombre d'histoires de femmes qui se sont rendues recommandables. C'est pourquoi il reste encore plus de choses à dire à la louange des

femmes, que nous n'en avons dit. D'ailleurs, nous ne prétendons pas pouvoir renfermer dans un si petit ouvrage tout ce qu'il y a de belles qualités et de vertus dans les femmes. Car, qui serait assez habile pour développer et mettre dans son jour, tout ce qu'il y a de louable en elles?

XXI

TÉMOIGNAGES D'HONNEUR RENDUS A LA FEMME.

Le fondateur de la ville de Rome, persuadé que son empire ne durerait guère s'il n'y avait des femmes, ne fit pas difficulté de s'engager dans une guerre cruelle avec les Sabins, en leur enlevant leurs filles.

Les Sabins se rendirent maîtres du Capitole; les deux peuples se livrèrent un sanglant

combat dans la place publique; mais les femmes s'étant mises entre les deux armées, le combat cessa; les Romains firent la paix avec les Sabins et formèrent entre eux une union sûre et heureuse. C'est pourquoi Romulus donna aux Curies les noms de ses filles, par lesquelles il divisa son peuple; et les Romains demandèrent qu'on mît, par exception, dans les tables publiques, que la femme ne moudrait point le blé, et ne ferait point les ouvrages grossiers. On défendit que la femme reçût rien de son mari, ni le mari de sa femme comme un présent, afin qu'ils sussent que tout était commun entre eux. C'est pourquoi, dans la suite, l'usage était que ceux qui introduisaient l'épouse, lui faisaient dire à son époux : Où vous êtes, j'y suis. Comme si elle eût dit : Où vous êtes seigneur et maître, je suis

maîtresse. Après l'expulsion des rois, les ennemis s'étant avancés jusqu'à la cinquième pierre, ils en furent chassés par le courage des femmes. En reconnaissance de ce bienfait, on consacra un temple magnifique à la bonne fortune des femmes. De plus, par arrêt du Sénat, on déféra aux femmes plusieurs marques d'honneur et de gloire. Entre autres, il fut ordonné que les hommes leur céderaient toujours le côté le plus élevé et le plus honorable dans les rues. On leur permit encore de porter des habits de pourpre avec des franges d'argent, de s'orner de diamants, de boucles d'oreilles, de bagues et de colliers.

Les empereurs, dans la suite, ont eu soin que, lorsqu'il y aurait défense en quelque lieu de porter certains habits ou certaines parures, ces lois ne regarderaient

jamais les femmes. On leur a donné droit aux successions et aux héritages. Les lois ont encore décidé qu'on accompagnerait les funérailles des femmes de discours et d'éloges funèbres, comme on fait à celles des grands hommes.

Nous voyons que, n'y ayant pas assez d'or et d'argent dans Rome pour satisfaire au vœu de Camille, qui avait promis un présent considérable à Apollon de Delphes, les femmes donnèrent, de leur plein gré, tous leurs joyaux. Nous voyons encore, dans la guerre qu'avait Cyrus contre Astyage, que l'armée des Perses étant mise en fuite, elle se rallia, piquée par les reproches des femmes, revint au combat et remporta une illustre victoire; en reconnaissance de quoi, Cyrus ordonna que les rois de Perse, en entrant dans la ville, donneraient à chaque

femme une pièce d'or, ce qu'Alexandre fit les deux fois qu'il entra dans cette ville; Cyrus ordonna encore qu'on donnerait le double aux femmes enceintes. Les femmes ont donc été comblées de marques d'honneur, dès les temps des plus anciens rois des Perses, et dès la naissance de l'empire romain.

Les empereurs mêmes n'ont pas eu de moindres égards pour elles; c'est pourquoi l'empereur Justinien a cru devoir consulter sa femme sur toutes les lois qu'il établissait. Une desquelles dit : *Que la femme brille de la gloire de son mari! qu'elle soit couverte de son éclat!* afin qu'autant que le mari sera élevé en honneur et en dignité, sa femme le soit aussi avec lui. C'est pour cela que la femme d'un empereur fut appelée impératrice; la femme d'un roi, reine; celle d'un prince, princesse, quelle

que soit sa naissance. Et Ulpian dit encore : Le prince, c'est-à-dire l'empereur, n'est pas soumis aux lois; mais Augusta, qui est l'épouse de l'empereur, quoique en elle-même elle y soit soumise, cependant l'empereur lui communique et partage avec elle ses priviléges.

XXII

PRIVILÉGES ACCORDÉS A LA FEMME PAR LES LOIS.

Les femmes ont de grands priviléges dans ce qui regarde leur dot. Les lois sont expresses là-dessus en différents points du corps du Droit. Il est même ordonné, pour la sûreté des femmes et afin que leur réputation ne soit point flétrie, qu'aucune d'elles ne peut être mise dans les prisons

pour dettes. Si une femme est soupçonnée d'avoir fait quelque faute, la loi ordonnait qu'on la mît dans un couvent, ou qu'on laissât à des femmes le soin de la faire enfermer. La raison de cela est, comme l'insinue la loi, que, pour une même faute, l'homme est beaucoup plus répréhensible qu'elle. Azon, dans son Œuvre si remarquable au douzième siècle, rapporte beaucoup d'autres priviléges accordés aux femmes.

XXIII

LES FEMMES SONT CAPABLES DE TOUTES BONNES ACTIONS.

Nous voyons encore que Lycurgue et Platon, ces anciens législateurs, ces chefs de la république, ces hommes illustres par leur sagesse et leur prudence, convaincus,

par les lumières de la philosophie, que les femmes ne sont pas moindres que les hommes, par l'excellence de leur esprit, la force et la dignité de leur nature, nous voyons, dis-je, ces hommes, les plus sages de l'antiquité, ordonner que les femmes s'exerçassent comme les hommes à la lutte et autres exercices; qu'elles apprissent la discipline de la guerre, à tirer de l'arc, à jeter des flèches, à se servir de la fronde, à lancer des pierres, à combattre, armées, soit à pied soit à cheval, à disposer un camp, à ranger une armée en bataille, à la conduire. En un mot, ils voulaient que tous les exercices des hommes fussent communs aux femmes.

Si nous lisons d'anciennes histoires dignes de foi, nous y verrons les hommes de la Gétulie, de la Bactriane, aujourd'hui le

Chorazan, et de la Galice en Espagne, croupir dans la mollesse et l'oisiveté, tandis que les femmes cultivent la campagne, bâtissent des maisons, montent à cheval, font la guerre et prennent tous les soins qui sont parmi nous le partage des hommes. Dans la Cantabrie, aujourd'hui la Biscaye, les hommes apportaient leur dot en se mariant, les sœurs faisaient les mariages de leurs frères, et les filles étaient les premiers héritiers.

Parmi les Scythes, les Thraces et les Gaulois, les femmes et les hommes faisaient conjointement toutes choses; les femmes traitaient de la paix et de la guerre, et elles avaient leur voix dans les jugements et les délibérations. Le traité des Celtes avec Annibal en est une preuve, et le voici : Si quelqu'un des Celtes se plaint d'avoir

reçu des torts de la part de quelque Carthaginois, les magistrats et les généraux des Carthaginois, qui se trouveront en Espagne, en seront juges; mais si un Celte a fait quelque injustice à un Carthaginois, les femmes le jugeront.

XXIV

L'ÉTAT OU EST LA FEMME AUJOURD'HUI EST DU A L'USURPATION DE SES DROITS.

Mais la tyrannie et l'ambition des hommes ayant pris le dessus, contre l'ordre du Créateur et l'institution de la nature : la liberté, qui avait d'abord été accordée aux femmes, leur est ôtée aujourd'hui par les lois, et la manière dont on élève les femmes les en éloigne.

Les femmes doivent cependant se soumettre à ces lois, comme les vaincus sont obligés de céder à l'autorité des vainqueurs. Ce ne sont point les lois de la nature, ni du Créateur, ni encore moins la raison qui les y obligent; mais une malheureuse coutume, une fatale éducation et un hasard injuste les y contraignent.

XXV

LA FEMME N'EST POINT L'ESCLAVE, MAIS LE BON GÉNIE DE L'HOMME.

Mais il y a des hommes qui veulent faire servir l'Écriture à les disculper de la tyrannique autorité qu'ils ont prise sur les femmes; ils croient leur domination bien établie sur ces paroles que Dieu adressa

à Ève : Tu vivras soumise à ton mari, et il dominera sur toi. Ils ont ces mots continuellement dans la bouche. Si on leur répond que Jésus-Christ a levé cette malédiction, ils répliqueront aussitôt par ce passage de saint Paul : Que les femmes soient soumises à leurs maris; que les femmes se taisent dans l'Église.

Mais quiconque connaît un peu le style de l'Écriture et ses manières de parler, verra aisément que ces passages ne sont contraires aux femmes qu'en apparence; car c'est dans l'ordre de la discipline ecclésiastique, que les hommes soient préférés aux femmes dans le ministère sacré, de même que les Juifs étaient préférés aux Gentils dans l'ordre des promesses.

XXVI

RÉCAPITULATION ET CONCLUSION DE CE TRAITÉ.

Faisons l'abrégé de tout ce traité. Nous y avons prouvé la grandeur, le mérite et le droit des femmes, par le nom donné à la première femme, par l'ordre du temps auquel elle a été créée, par le lieu de sa formation, par la matière dont elle a été faite. Nous l'avons encore montré par des preuves tirées de la religion, de la nature, des lois humaines, par différentes autorités, par plusieurs raisons, et par une infinité d'exemples.

Enfin, nous n'avons entrepris de faire ce traité que par devoir, par amour de la vérité et pour rendre justice à la bonté,

la piété et le mérite des femmes; notre voix ne sera pas, de notre temps, entendue, mais l'avenir exaucera nos vœux en leur faveur.

FIN.

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

AGRIPPA

L'EXCELLENCE DE LA FEMME.